



DOSSIER PEDAGOGIQUE

Bruxelles, printemps noir

Jean-Marie Piemme

Mise en scène : Philippe Sireuil

Co-production : La Servante / Théâtre en Liberté / Théâtre National Wallonie-Bruxelles /
Compagnie Biloxi 48. Avec l'aide du Centre des Arts Scéniques.

Sommaire

Générique.....	3
Bruxelles, printemps noir.....	4
Interview de Jean-Marie Piemme.....	5
Rester ouverts.....	9
Quelques ouvrages de référence.....	12
La genèse du spectacle et du texte.....	12
Comment nourrir le travail de mise en scène	12
Essais et enquêtes	12
Journal	15
Entretiens et témoignages.....	15
Fictions.....	16
Les peurs collectives	20
Les peurs collectives : définition.....	20
Texte	20
La sécurité et les peurs collectives.....	22
Les médias	25
Les médias : droits, devoirs et déontologie.....	25
Texte.....	26
Le rôle et l'influence.....	28
L'héritage.....	31
La notion d'héritage.....	31
Texte.....	29
L'héritage comme poids.....	31
Le vivre ensemble.....	33
Le vivre ensemble et le système belge.....	33
Texte.....	34
Est-ce facile le concept de « vivre ensemble » ?	35
L'engagement	39
S'engager	39
Texte.....	39
L'engagement des uns et des autres.....	40

Générique

TEXTE : Jean-Marie Piemme

JEU : Frank Arnaudon, France Bastoen, Jean-Pierre Baudson, Isabelle De Beir, Dolorès Delahaut, Sophie Delogne, Patrick Donnay, Soufian El Boubsi, Itsik Elbaz, Maude Fillon, Janine Godinas, Ben Hamidou, Agathe Hauser, Antoine Herbulot, Daniel Jeanloz, Charlotte Leblé, Stéphane Ledune, Fabrice Rodriguez, Laurent Tisseyre

SCENOGRAPHIE : Vincent Lemaire

VIDEO : Stefano Serra

LUMIÈRES : Benoît Théron

DECOR SONORE : Geoffrey Sorgius

COACHNIG VOCAL : Daphné D'Heur

COSTUMES : Catherine Somers

ASSISTANAT : Pauline Miguet

HABILLAGE : Anicia Echevarria

CREATION MAQUILLAGES : Zaza Da Fonseca

MAQUILLAGES : Djennifer Merdjan assistée de Lara Correia, Ambre Machtelinckx

CREATION ACCESSOIRES : Ségolène Denis, Anne Marcq

REGIE GENERALE : Antoine Halsberghe

REGIE LUMIERES : Nicolas Pavoni

REGIE PLATEAU : Justine Hautenauve, Ralf Nonn

ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE : Delphine Peraya

MISE EN SCÈNE : Philippe Sireuil

COPRODUCTION : La Servante / Théâtre des Martyrs/ Théâtre en Liberté / Théâtre National / Compagnie Biloxi 48/ La Coop/ Les teinturiers – Ecole de Théâtre.

Avec l'aide du Centre des Arts Scéniques.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, l'Askéné, Shelterprod, taxshleter.be, ING, du Tax-Shelter du Gouvernement fédéral belge.

DATES

Les représentations auront lieu du **09 mars 2018 au 31 mars 2018**. Les mardis et les samedis à 19h00, les mercredis, jeudis et vendredis à 20h15, le dimanche 25/03 à 16h00.

CONTACT INFORMATIONS ET ANIMATIONS

Sylvie PEREDEREJEW

Sylvie.perederejew@theatre-martyrs.be

02/227.50.04 - 0498 10 61 72

RESERVATIONS

Téléphone : 02 223 32 08 (Nos bureaux sont ouverts du mardi au vendredi de 11h à 18h, le samedi de 14h à 18h.)

Paiements : Bancontact – Visa – Mastercard – Diners Club et Virements : BE83 0682 3526 2615 à l'ordre du Théâtre de la place des Martyrs.

ACCES AU THEATRE

STIB : métro et tram : arrêts De Brouckère et Rogier/ Bus : arrêt De Brouckère/ De Lijn : Bus : arrêt Rogier/ SNCB : Gare du Nord, Gare centrale et Gare du midi. Parking ALHAMBRA bld Emile Jacqmain, 14 (tarif théâtre de 5 euros pour la soirée, de 18h00 à 1h00).

Bruxelles, printemps noir

Une ville. Des hommes et des femmes. Et soudain des bombes qui explosent, fracassant des vies, meurtrissant les habitudes et les certitudes, esquivant les constructions personnelles et les édifices sociaux, mettant à nu les contradictions cachées, révélant des faiblesses là où on attendait la force et des forces là où on ne les supposait pas, mettant en doute et en débat.

En dix-huit séquences mettant en scène plus de quatre-vingt personnages confiés à une vingtaine d'actrices et d'acteurs, **Bruxelles, printemps noir**, s'intéresse à l'après de la bombe, aux éclats fragmentés qu'elle dépose au creux de nos intimités, de nos émotions, de nos comportements et de nos convictions.

Aux antipodes de la pièce d'actualité et dans une écriture où comique et tragique font bon ménage, **Bruxelles, printemps noir**, interroge les bruits de notre temps, avec pour boussole l'inventivité poétique du théâtre.

Philippe Sireuil

Interview : Jean-Marie Piemme

L'origine de ce texte *Bruxelles, printemps noir*, remonte à bien plus loin que les attentats qui ont frappé Bruxelles en 2016. Quand le projet est-il né dans votre esprit et comment a-t-il évolué ?

Il y a eu un premier projet en 2007, c'est-à-dire après les attentats de Madrid et de Londres. Je m'étais dit que l'on pouvait imaginer une pièce qui parlerait des attentats, mais à Bruxelles. J'ai donc imaginé une pièce où une bombe explosait à Porte de Namur. Ce qui m'intéressait, c'était de voir les répercussions que cela pouvait avoir sur le corps social. C'était un projet que j'avais écrit dans la perspective de le proposer à une classe de l'INSAS où je donnais cours. Le résultat de ce projet - appelé *Métro 4* à l'époque - a été présenté au Théâtre National par Isabelle Pousseur. Des années après, Philippe Sireuil m'a dit qu'il souhaitait travailler des extraits de ce texte avec ses élèves, et alors qu'il était en train de le faire, les attentats sont arrivés. On se trouvait ainsi dans une position assez ambiguë puisque la pièce que j'avais écrite à l'époque ne visait évidemment pas les attentats de Bruxelles tels qu'ils se sont déroulés et en même temps, il nous paraissait difficile de reprendre textuellement les choses et de les transposer, comme si j'avais déjà écrit en 2007 une pièce sur les attentats de 2016. Philippe est allé jusqu'au bout de l'exercice avec ses élèves autour de *Métro 4*, et puis on a songé ensemble au fait de le monter avec des professionnels, mais à la condition de repenser les choses et donc le texte. Les mots que j'avais écrits gardaient leur sens, mais il résonnaient tout à coup autrement et appelaient des mots supplémentaires.

J'ai alors repris la matrice du texte faite d'une succession de séquences indépendantes sans place fixe dans l'ensemble - excepté la première et la dernière. J'ai gardé cette structure-là, mais j'ai repensé un certain nombre de séquences, où l'implication politique est plus présente. Bien évidemment, il ne s'agit pas d'affirmer des thèses politiques sur les attentats et encore moins de proposer une sorte de reconstitution des événements. Les médias d'informations s'en sont déjà chargés. En tant qu'auteur, je voulais me concentrer sur les répercussions que l'attentat peut avoir sur le corps social, m'interroger sur ce corps social blessé par la violence, sur la manière dont l'onde de choc provoque en nous des lignes de fracture, même si nous n'avons pas été personnellement atteints ce jour-là. Nous vivons dans une ville dans laquelle a surgi un événement traumatique. Même si nous sommes loin de l'épicentre, nos façons de vivre subissent l'effet de souffle de l'événement. Nous en sortons fragilisés. C'est sur cette fragilité-là que le texte insiste.

Comment avez-vous appris et de quelle manière avez-vous vécu les attentats du 22 mars 2016 ?

J'étais à Bruxelles, j'avais rendez-vous avec un metteur en scène de Toulouse. Il avait déjà mis en scène l'une de mes pièces. J'étais allé voir cette première pièce qu'il avait montée, c'était à Albi en 2015. Ce jour-là, eurent lieu les attentats contre Charlie Hebdo. Le jour des attentats de Bruxelles, nous travaillions ensemble sur un nouveau spectacle,

et c'est au cours d'une discussion théâtrale que j'ai découvert les événements sur internet.

Dans le texte, il y a une scène où l'auteur - c'est-à-dire vous - est un personnage. Vous n'étiez « plus seulement l'auteur d'une fiction, vous en deveniez un personnage possible », ce sont vos mots dans le texte. Où est la distance lorsque l'on écrit suite à un fait d'actualité qui nous a profondément touché ?

Je crois que le théâtre est plutôt un média de la distance. Quand on est dans l'épicentre d'une situation émotionnelle extrêmement traumatique comme celle des attentats, je pense que le théâtre ne peut pas prendre la parole tout de suite, comme peuvent le faire les journalistes ou les analystes politiques. Il doit prendre du recul et adopter un point de vue différent sur les événements. Laisser le temps passer, c'est important, car dans l'instant, le théâtre de la réalité est trop puissant, il prend le pas sur le théâtre de la fiction. La fiction elle, permet à un moment donné de prendre un certain recul sur les choses et ne plus être dans la réaction émotionnelle immédiate.

Le fait que je devienne un personnage de la pièce est arrivé très tard. Dans *Métro 4*, cette séquence n'existait pas, tout était à l'extérieur de moi. Mais le fait qu'une bombe ait explosé à Bruxelles faisait de moi un personnage possible. J'aurais pu être dans ce métro. Il me semblait que, tout à coup, le rapport du sujet à moi-même se transformait et qu'en tant qu'auteur, je devais peut-être le dire. Dire que dans ce cas-ci, l'auteur pourrait être un personnage.

Quel est l'impact d'un tel événement dans le travail d'un écrivain ? Est-ce que les mots ont été d'autant plus évidents ou est-ce qu'il est plus difficile d'écrire après cela ?

Oui, d'une certaine manière quand même - et c'était déjà vrai pour *Métro 4* - des événements comme ceux-là, je n'imagine pas qu'ils soient extérieurs au théâtre, que le théâtre fasse comme si cela n'avait pas existé. Il me semble que le théâtre - sans être ni la télévision, ni le journalisme - n'est pas un lieu où l'on ferme les portes sur la réalité. Dès les attentats de Madrid et de Londres, cela m'avait frappé et s'il n'y avait pas eu ces attaques, je n'aurais probablement pas écrit une pièce au sujet des attentats. Cela infléchit le rapport que l'on entretient avec la matière théâtrale, et en même temps, cela devient aussi un sujet comme un autre, pour lequel il faut trouver le rythme, les personnages, la justesse. Il y a aussi une notion de responsabilité accrue parce que l'on va s'adresser à des gens qui ont également vécu le traumatisme, une sorte d'éthique, pour ne pas tomber dans quelque chose de racoleur, dans l'émotionnel facile ou le populisme. Ce sont des notions qui valent pour toutes les pièces, mais dans ce cas-ci tout particulièrement.

Est-ce qu'il y a une différence de ton à adopter lorsque l'on évoque un événement tragique encore très présent dans les esprits - et parfois même les vies - des spectateurs auxquels on s'adresse ?

Je suis pour le mélange du comique et du tragique, de manière générale et surtout si l'on est dans une certaine distance, comme ici au théâtre, des mois après les événements. Je pense que la vie est faite de contradictions et que le théâtre doit permettre de trouver la place à du non-tragique, même dans une pièce qui raconte des événements tragiques.

Certains passages du texte relèvent de témoignages de gens qui ont vécu de près les attaques terroristes. Avez-vous entendu ou recherché des témoignages de victimes ?

J'ai suivi les informations dans les journaux et à la télévision et j'ai entendu beaucoup de choses, mais je n'ai pas cherché à constituer un stock de documentation. En général, lorsque l'on a trop d'informations sur un sujet, on est saturé et on finit par écrire comme un sociologue ou comme un journaliste. Personnellement, je veux écrire de la fiction et il y a donc une part d'imaginaire à préserver. S'il y a trop d'informations factuelles, on ne trouve plus le geste d'écriture qui est intéressant pour le théâtre. Lorsque vous prenez une partie du réel et que vous le mettez sur une scène de théâtre, il y a par définition une distance qui s'installe. C'est une sorte de prélèvement de la réalité que l'on remet dans la fiction, et en faisant cela, on en change le sens, le regard, l'approche.

Comment s'est passée la collaboration avec Philippe Sireuil, avec qui vous travaillez depuis des années ?

Nous sommes comme deux vieux joueurs de tennis qui savent très bien où le partenaire va se trouver quand la balle va tomber. Je connais sa manière de faire ressortir l'essentiel d'une scène en captant dans le texte ce qu'il faut mettre en valeur. Il est particulièrement doué pour mettre en scène les rapports de force, qu'il décode facilement. Il repère très bien si une pièce n'est pas tout à fait terminée, s'il manque quelque chose, et alors je réécris volontiers. Je n'aime pas que les textes soient figés. Nous travaillons beaucoup en dialogue, comme cela. On se réunit, on parle, on s'envoie des choses. On se connaît très bien alors le travail avance vite. Même si cela faisait presque trente ans que je n'avais plus travaillé avec lui en tant que dramaturge, notre collaboration remonte à très longtemps et repose sur de nombreux spectacles créés ensemble, vus ensemble. J'ai également vu pratiquement toutes ses mises en scène. Il y a une complicité naturelle qui nous dispense de longs colloques et qui table sur une compréhension de base et un langage commun.

L'auteur que vous êtes a traversé des décennies faites de ses grands moments, qu'ils soient de grands bonheurs ou des événements tragiques. Quelle est la place et quel est l'impact de ces attaques terroristes dans votre travail d'écriture, que ce soit dans votre inspiration ou dans votre manière de raconter ?

La différence, c'est qu'avec ce texte, le champ est extensible. J'aurais pu faire le double de séquences, le double de personnages, ou bien la moitié aussi. On est tout à coup dans un champ d'expérience qui génère de l'écriture, mais on ne peut pas considérer que c'est la même écriture qu'une pièce traditionnelle. Dans une pièce traditionnelle, il y a une situation de départ, elle se développe au fil des tableaux, on avance dans le récit, puis vient la résolution finale. Ici, il y a un point de démarrage qui nous est donné par le réel. C'est un peu comme quelqu'un qui prend une pierre et la jette à l'eau. Il y a ensuite des cercles concentriques de plus en plus grands. Et plus la pierre est lourde et puissante, plus les cercles sont lointains et se développent, à l'infini. Au vu de l'Histoire, on peut imaginer que des pierres aient été lancées en 1789, en 1917, en 1945, au début des années 2000, et qu'elles ont toujours des cercles concentriques qui nous atteignent aujourd'hui. Une pierre a été lancée le 22 mars. Dans l'écriture, il ne s'agit plus de développer une action inventée, mais de simplement suivre dans la vie quotidienne la trace des lignes de fracture. *Bruxelles, printemps noir*, c'est ça : une lourde pierre et des lignes de fracture.

Propos recueillis par Mélanie Lefebvre
- Février 2018

Rester ouverts

Le 22 mars 2016, à l'heure du petit-déjeuner, la radio annonçait une double explosion à l'aéroport de Bruxelles, sans plus de précisions et sans mesurer l'ampleur de la déflagration nauséuse dans laquelle cette deuxième journée de printemps allait plonger notre pays, ses mandataires politiques comme sa population.

Quelques quarts d'heure plus tard, alors qu'on avait déjà compris qu'à Zaventem l'explosion n'était pas accidentelle, sur l'écran de mon smartphone s'affichait ce message : « Ne sors pas, explosions à Maelbeek. Tu as des nouvelles d'Ysé ? ». France, ma femme s'inquiétait, de moi et de l'une de mes filles, qu'elle pensait en route pour l'Université Saint-Louis. L'effroi m'engourdit, mes doigts se crispèrent sur le numéro de mon aînée qui décrocha et me répondit que, son cours ayant été supprimé, elle n'avait pas pris la ligne 1 ce matin-là : un de ses congénères n'aurait pas cette chance...

Après l'avoir invitée à rester chez elle, je tombais sidéré devant l'écran de la télévision, et les quelques images en boucle qui, déjà, défilaient : fumée noire crachotant dans la rue de la Loi, foule apeurée claudiquant sur la chaussée devant l'aéroport, fumée noire, foule apeurée, le tout sur fond de commentaires impuissants, réitérés et monocordes, telle la voix de synthèse du navigateur d'une voiture devenue folle.

Le ciel était clair ce matin-là (comme l'avait été celui du 11 septembre 2001 à New-York, quand les avions avaient déchiré les tours de verre), il s'assombrirait bien vite, nous entraînant dans le décompte macabre des victimes, blessés et tués, dans le tohu-bohu médiatique d'experts accrédités - casting de circonstance auquel les attentats des 7 janvier et 13 novembre 2015 de Paris nous avaient déjà largement habitués. Il nous réduirait à l'état de sidération, à la fois témoins et pantins, partagés entre la colère, voire la haine, et l'affliction mortifère, les oreilles transpercées par les sirènes des ambulances et des véhicules de sécurité, le rotor de l'hélicoptère de la police et les appels apeurés – car peur il y avait - des autorités nous enjoignant à rester là où nous étions, à éviter tout déplacement, et à privilégier les communications via les réseaux sociaux...

Après Madrid, Londres, Moscou, Lahore, Bagdad, Peshawar, Borno, Boston, Beyrouth, Paris – la liste n'est hélas ni exhaustive, ni close -, Bruxelles, qui avait déjà « bénéficié » du premier attentat commandité par Daech en Occident avec la tuerie du Musée Juif, rejoignait l'inventaire macabre. Bruxelles, la ville de la zwanze et des caricoles, de la Zinneke Parade et de l'Ommegang, des plaisirs d'hiver et des embouteillages en toute saison, basculait dans le terrorisme de masse : trente-deux morts, trois cent quarante blessés, et quelques jours plus tard, plusieurs centaines de soldats dans les rues pour notre sécurité...

Que faire, devant ça, quand on est homme de théâtre à triple casquette (pédagogue, metteur en scène et directeur) ? Le 22 mars, il n'y avait pas une bonne réponse, il n'y avait pas une seule façon de faire qui soit plus judicieuse qu'une autre, mais, le soir même, il nous avait semblé que face à la tragédie qui nous assaillait, à la violence mortifère qui l'accompagnait, face à la stupeur qui nous bloquait et qui nous vrillait au

plus profond de nos intimités, face aux rumeurs et invectives délétères qui répandaient leur haine de l'autre, il nous fallait, par respect pour nos valeurs et notre vie, et pour celles et ceux qui l'avaient ce matin-là à jamais perdue, pour celles et ceux que les attentats avaient meurtri à jamais, « rester ouverts ». Ce n'était ni faire acte de résistance ni être particulièrement courageux, c'était être tout simplement, faire le choix de la lumière plutôt que celui des ténèbres.

Le temps a passé ; à l'abattement a succédé la résilience, et son cortège de paroles, de résolutions et d'actions.

J'ai longtemps hésité (et je serai franc, j'hésite encore parfois un peu), à m'embarquer dans ce projet, mais devant ces heures sombres d'où nous ne sommes pas sortis indemnes (en sommes-nous sortis d'ailleurs ? rien n'est moins sûr) et qui ont révélé les dysfonctionnements du feuilleté sociétal, institutionnel et politique de notre pays écartelé entre les tensions centrifuges et les morcèlements communautaires, devant la gangrène du terrorisme islamiste qui s'est emparé du monde depuis bientôt vingt années et auquel notre pays n'a pas échappé (pourquoi en aurait-il été autrement d'ailleurs, au nom de quelle injustice immanente aurions-nous dû être protégés?), questionnant nos peurs, nos certitudes et nos modes de vie, dévoilant les dysfonctionnements, les lâchetés, les aveuglements et les errements des démocraties de l'Occident et des théocraties de l'Orient, il m'a semblé qu'il fallait retrousser les manches, mettre les mains dans le cambouis du réel, et, pour le dire, plus doctement, que le théâtre se devait d'être présent et interroger – à sa manière, et avec humilité – notre présent, hic et nunc.

Bruxelles, printemps noir, est né de cette nécessité, sans oublier toutefois que le temps du réel et le temps du théâtre n'ont pas le même cadran, que le second pour témoigner du premier implique le retrait, le recul, la profondeur de champ, la recherche du meilleur axe, l'invention poétique, et que le théâtre ne peut se satisfaire de l'immédiateté, du pris sur le vif, du sur-le-champ, et qu'il n'a rien à voir avec le reportage journalistique.

Bruxelles, printemps noir, c'est un texte de Jean-Marie Piemme, écrit au départ d'une version antérieure de 2007 qui prenait comme objet de fiction un attentat dans le métro (le réel dépasse souvent la fiction), dix-neuf séquences pour « cerner les bruits du temps », ainsi que l'auteur avait justement sous-titré une étape intermédiaire du texte, dix-neuf scènes qui donnent vie, parole et mort à tous les protagonistes, dix-neuf moments dérivant du plus près de l'événement au plus éloigné, comme autant de stations du calvaire de notre temps.

Bruxelles, printemps noir, le spectacle à construire entre cinéma et/ou vidéo, et théâtre, s'appuiera, dès sa composition, sur une large distribution professionnelle (d'une quinzaine d'éléments) que je souhaite hétérogène, sur la diversité qui compose Bruxelles. Le spectacle s'adressera aussi à des personnes pratiquant, comme mode de loisir et d'émancipation, le théâtre en « amateur » : des contacts ont été ou seront pris avec divers partenaires parmi lesquels le Théâtre des Tanneurs, la Maison des deux Cultures de Molenbeek et leurs ateliers de théâtre.

Le Théâtre National s'associera au projet au travers d'une aide logistique. Des contacts seront pris avec les responsables de la STIB et de l'aéroport de Zaventem pour les inviter à participer au projet, notamment pour permettre le tournage in situ de la séquence intitulée *Litanies des vies interrompues* qui nécessite à elle seule la participation d'une quarantaine d'actrices et d'acteurs.

«L'écriture partagée n'est pas une solution, c'est du moins une espérance. » écrit l'auteur dans le texte qu'on trouvera ci-après. Le spectacle à partager qui en naîtra demain voudrait s'alimenter de cette espérance, et la voir déborder. « Rester ouverts » telle avait été notre décision le 22 mars, telle reste notre volonté aujourd'hui : rester ouverts, aller à la rencontre et créer des liens.

Philippe Sireuil

08.11.2016

Quelques ouvrages de référence...

La genèse du spectacle et du texte

L'histoire de *Bruxelles, printemps noir* commence bien avant les attentats de Bruxelles. En 2004, un métro explose à Madrid et Jean-Marie Piemme écrit *Métro 4*, une pièce dans laquelle un attentat est perpétré à Bruxelles dans la station Porte de Namur. Les faits sur lesquels se base le travail d'écriture sont donc purement fictifs.

Durant l'année scolaire 2015-2016, Philippe Sireuil décide de monter quelques fragments du texte avec des élèves de l'école de la Manufacture à Lausanne comme projet de fin d'année. La même année, le 22 mars, notre pays et notre capitale sont secoués par l'horreur... La station de métro Maelbeek et l'aéroport de Zaventem étaient devenus les théâtres de l'horreur. Le projet de Philippe Sireuil prend alors un autre tournant, il pense à l'abandonner, puis décide avec Jean-Marie Piemme d'effectuer quelques modifications de circonstances au sein du texte pour pouvoir poursuivre le travail pédagogique mis en place avec les étudiants.

Mais l'idée de parler des conséquences des attentats, de confronter les points de vue, de se servir de l'art et de la scène pour délier les langues et nouer de nouveaux liens continue malgré tout d'obséder le metteur en scène. Jean-Marie Piemme modifiera le texte de *Métro 4* pour en faire un objet textuel en lien direct avec la réalité, il devient *Bruxelles, printemps noir*. Le projet est donc monté au niveau professionnel par Philippe Sireuil en mars 2018.

Comment nourrir le travail de mise en scène ?

Lorsque Philippe Sireuil met en scène le spectacle *Bruxelles, printemps noir*, il s'attaque à un sujet difficile ayant à la fois un écho dans l'ensemble de la société belge et des résonances plus ou moins fortes en chacun de nous, à un niveau tout à fait intime. Pour nourrir les réflexions qui alimentent son spectacle, il lit. Tant la fiction, les articles et les essais lui ont permis de donner un sens à son travail. Il s'agit d'une recherche dramaturgique faisant naître le sens dans l'interstice entre le texte et la scène, et permettant d'engager la réflexion sur ce qui est « offert » au public en tant qu'objet de spectacle vivant.

Voici donc quelques ouvrages lus et utilisés par le metteur en scène pour lui permettre d'aborder le sujet délicat de l'après-attentat et qui permettent de donner du sens à la démarche qu'il engage dans le spectacle : *Bruxelles, printemps noir*.

I. Essais et Enquêtes

I.1. Terreur dans l'Hexagone : Genèse du djihad français - Gilles Kepel

Pendant les dix ans qui séparent les émeutes de l'automne 2005 des attentats de 2015 contre Charlie Hebdo puis le Bataclan, la France voit se creuser de nouvelles lignes de faille. La

jeunesse issue de l'immigration postcoloniale en constitue le principal enjeu symbolique. Celle-ci contribue à la victoire de François Hollande aux élections de 2012. Mais la marginalisation économique, sociale et politique, entre autres facteurs, pousse certains à rechercher un modèle d'« islam intégral » inspiré du salafisme et à se projeter dans une « djihadosphère » qui veut détruire l'Occident « mécréant ».

Le changement de génération de l'Islam de France et les transformations de l'idéologie du djihadisme sous l'influence des réseaux sociaux produisent le creuset d'où sortiront les Français exaltés par le champ de bataille syro-irakien. En 2015, plus de huit cents d'entre eux le rejoignent et plus de cent trente y trouvent la mort, sans compter ceux qui perpètrent leurs attentats en France.

Dans le même temps, la montée en puissance de l'extrême droite et les succès électoraux du Front National renforcent la polarisation de la société, dont les fondements sont aujourd'hui menacés de manière inédite par ceux qui veulent déclencher, dans la terreur et la désolation, la guerre civile. C'est à dénouer les fils de ce drame qu'est consacré ce livre.¹

1.2. Résister à la terreur - Nicolas Truong

Les armes, le sang, les larmes. Mais comment, après le recueillement, tenter de penser l'événement. Notre monde est en proie à une terreur postmoderne, qui mêle individualisme radical et fondamentalisme global. La "radicalisation" est devenue l'une de nos plus brûlantes questions.

Ces jeunes kamikazes sont des Européens – français, le plus souvent –, issus des quartiers populaires ou des classes moyennes. Mais en rupture de ban, entrés en sécession avec notre monde et ses représentations. Face à cette tentative de division nationale, cette "guerre civile" à laquelle l'État islamique veut nous acculer, la première riposte civique réside dans l'affirmation de l'unité. Nous le devons aux vivants comme aux êtres qui ont disparu, qui sont tombés sous les balles de la barbarie. Car, comme le disait le philosophe Walter Benjamin, qui connaissait si bien les passages, cafés et lieux de flânerie parisiens : "si l'ennemi vainc, même les morts ne seront pas en sécurité".²

Nicolas Truong. **Contributeurs** : Giorgio Agamben, Marc Augé, Paul Berman, Sophie Bessis, Thomas Clerc, Jocelyne Dakhli, Pascal Engel, Jean-Pierre Filiu, Marcel Gauchet, Frédéric Gros, Mohamed Harbi, Serge Hefez, Jean-Noël Jeanneney, Gilles Kepel, Farhad Khosrokhavar, Mark Lilla, Paul Malgrati, Edgar Morin, Pascal Ory, Richard Rechtman, Olivier Roy, Guy Sorman, Claudine Tiercelin, Tzvetan Todorov, Michael Walzer

1.3. Notre mal vient de plus loin - Alain Badiou

Dans ce court essai, Alain Badiou fait de la réflexion un acte de résistance face à la violence des attentats du 13 novembre. Son propos, issu d'un séminaire donné dix jours après les tueries, témoigne du refus de laisser ces événements « dans le registre de l'impensable ». La réflexion débute par une analyse de notre monde contemporain, laissé au « triomphe du capitalisme mondialisé depuis trente ans ». Pour le philosophe, les causes sont à chercher dans un modèle de société qui engendre inégalités et frustrations plutôt que dans une foi religieuse radicalisée. La religion reste à ses yeux un prétexte. C'est dans ce cadre qu'il décrit trois « subjectivités » : une subjectivité occidentale, la subjectivité du désir d'Occident et la subjectivité « nihiliste ». Si nous relevons de la première, la seconde concerne tous ceux qui, de plus ou moins loin, nous regardent avec envie. La troisième traduit « un désir de revanche et de destruction », le moteur

¹ <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-actuel/Terreur-dans-l-Hexagone>

² <http://www.editionsdelalube.fr/catalogue/r%C3%A9sister%C3%A0laterreur>

du « fascisme » de Daesh. Or ce moteur n'est pas sans effets sur des « jeunes d'ici » : des auteurs des attentats de novembre 2015 sont nés en France et y ont grandi. Aussi bien, Badiou en déduit que « c'est la fascisation qui islamise, et non l'islam qui fascise ». Pour lui, le fascisme meurtrier de Daesh n'est pas tant une pensée opposée au capitalisme, qu'« une contradiction subjective interne au capitalisme lui-même ». Évidemment, ce diagnostic n'excuse aucun crime, mais il change la direction vers laquelle chercher des solutions. Celles-ci ne sont pas à trouver dans une riposte violente et guerrière. Elles se situeraient plutôt dans le développement d'une pensée et d'une politique « disjointe[s] de toute intériorité du capitalisme ». Un travail de la pensée encore en chantier et urgent : « le temps presse ».

Martin de Lalaubie

1.4. L'invention tragique du Moyen-Orient - Pierre Blanc & Jean-Paul Chagnollaud

Si vous ne comprenez plus rien dès qu'on parle de la Syrie ou de l'Irak, ce petit livre pédagogique, avec des cartes tout en couleurs, est fait pour vous !

En 156 pages et 2 grandes parties, Jean-Paul Chagnollaud et Pierre Blanc, tous deux spécialistes du Moyen-Orient, nous permettent d'y voir plus clair dans ce qu'ils appellent "l'invention tragique du Moyen-Orient", en revenant sur les origines essentielles de la tragédie actuelle : la reconfiguration des frontières opérée dans les années 20 par les Français et les Britanniques, le début d'une longue série d'ingérences étrangères qui ont attisé les tensions internes à ces pays...³

1.5 Les croisades vues par les Arabes - Amin Maalouf

Les croisades n'ont pas été seulement « vues » par les Arabes, elles ont été racontées par des chroniqueurs témoins des événements. Maalouf puise dans ces écrits pour faire un récit pittoresque de deux siècles d'histoire (1096 – 1291) du Proche Orient. Ce n'est pas un roman historique c'est un livre d'histoire qui se lit comme un roman, avec des intrigues, des rebondissements, des personnages hauts en couleur, des traîtres et des sultans chevaleresques, des chevaliers barbares, d'autres éclairés, des esclaves et même une sultane d'Égypte...

En Occident, on a l'habitude de numéroter les croisades, la 1^{ère} celle de Pierre l'Ermite et Godefroy de Bouillon, la 4^{ème} du Doge Dandolo, les 7^{ème} et 8^{ème} avec Saint-Louis. Maalouf adopte une autre chronologie : le livre est découpé en six parties l'**Invasion** (1096 -1100), l'**Occupation** (1100-1128), la **Riposte** (1128-1146), la **Victoire** (1146-1187), le **Sursis** (1187-1244), l'**Expulsion** (1224-1291). Les croisades ne sont pas envisagées en une confrontation religieuse, mais plutôt comme un processus de colonisation. Si la religion est invoquée, c'est le **djihad** qui devra délivrer les musulmans des occupants, et cela ne marche pas très bien.⁴

1.6. Molenbeek-sur-Djihad - Christophe Lamfalussy et Jean-Pierre Martin

Molenbeek. Le monde entier connaît le nom de cette commune de Belgique. Que se passe-t-il à Molenbeek, et depuis longtemps, puisque dès 2001, le commandant Massoud a été abattu par deux hommes qui y vivaient ? Pourquoi l'avant-garde d'un commando de l'État islamique en est-elle partie, une nuit de novembre 2015, pour assassiner 130 personnes à Paris ? Christophe

³ <https://www.franceinter.fr/emissions/le-club-des-idees/le-club-des-idees-18-juin-2017>

⁴ <http://miriampanigel.blog.lemonde.fr/2014/03/12/les-croisades-vues-par-les-arabes-amin-maalouf/>

Lamfalussy et Jean-Pierre Martin se sont plongés dans cet étrange creuset du terrorisme, étudiant sa réalité actuelle et son histoire pour essayer de comprendre l'explosion d'un islam radical au cœur de l'Europe.

D'argent saoudien en mères fanatisées qui envoient leurs fils en Syrie, voici la désolante rencontre du fanatisme religieux, du plus misérable gangstérisme et de l'incompétence politique. Trente ans de dérives. Une leçon, non seulement pour la Belgique, mais pour toute l'Europe.⁵

II. Journal

II.1. Mes indépendances - Kamel Daoud

Journaliste depuis une vingtaine d'années, Kamel Daoud a tenu pendant quinze ans dans *Le quotidien d'Oran* la chronique la plus lue d'Algérie, tout en collaborant à divers médias en ligne et en écrivant occasionnellement pour la presse étrangère. Concernant la période 2010-2016, il a ainsi signé près de deux mille textes – d'abord destinés au public algérien puis, sa notoriété grandissant, de plus en plus lus dans le monde entier –, dont cent quatre-vingt-deux ont été retenus pour ce recueil. Ce rythme effréné donne son souffle et son esthétique à l'ensemble.

Qu'il brocarde l'islam politique ou la déliquescence du régime algérien, qu'il embrasse l'espoir suscité par les révolutions arabes ou qu'il défende la cause des femmes, c'est d'une plume originale, imagée, percutante et engagée. Car Kamel Daoud a érigé la chronique en exercice de style, en art de tendre un miroir à ses contemporains tout en s'interrogeant jour après jour, avec ou malgré l'actualité, sur l'homme, les dieux et les libertés.⁶

III. Entretiens et témoignages

III.1. Un jihad de l'amour - Mohamed El Bachiri

Mohamed El Bachiri, dont l'épouse Loubna Lafquiri a été tuée dans l'attentat de la station de métro Maelbeek le 22 mars 2016, a présenté jeudi 21 septembre 2017, à la Maison des Cultures de Molenbeek-Saint-Jean, son livre "Un jihad de l'amour", à l'occasion de sa publication en français.

Pour la première édition en néerlandais, parue en mars 2017, plus de 80.000 exemplaires ont été vendus. La version anglaise est sortie en juillet et l'allemande au mois d'août. Sa vidéo publiée sur internet quelques jours après le décès de la mère de ses 3 enfants a été vue plus de 8 millions de fois en différentes langues.

La bourgmestre de Molenbeek-Saint-Jean, Françoise Schepmans, a encouragé les écoles à s'emparer du livre et à s'en servir comme d'un outil pédagogique pour ouvrir des débats avec les élèves.

Mohamed El Bachiri motive le choix du lieu de la conférence par une volonté d'être entendu d'abord par les Molenbeekois: « *J'aimerais que Molenbeek devienne l'épicentre d'un message d'amour, de tolérance et d'ouverture.* » Dans son livre, il invite ses lecteurs à mieux connaître l'autre pour avancer main dans la main avec lui.

⁵ <https://www.grasset.fr/molenbeek-sur-djihad-9782246862765>

⁶ <https://www.actes-sud.fr/catalogue/societe/mes-independances>

« Il est important de connaître notre histoire et l'histoire de l'autre, qui est finalement aussi notre histoire, celle de l'humanité », estime Mohamed El Bachiri. « Par les valeurs humanistes, comme par la spiritualité, la croyance, peu importe laquelle, on peut diffuser un message de paix et de tolérance dans le but de vivre ensemble et de s'apprécier dans nos différences. »

Il confie que « ce livre était d'abord dans mes nuits d'insomnie une forme de thérapie exutoire pour survivre ». Concernant l'intégrisme musulman, il ajoute que « nous, musulmans, nous la condamnons de toutes nos forces et nous ne comprenons pas d'où vient cette idéologie destructrice. Je pense qu'un message de paix, d'amour et d'ouverture venant d'un musulman fait du bien à la communauté musulmane et aux autres concitoyens ».⁷

III.2. *Témoin* - Sonia avec Claire Andrieux

"Témoin", le livre-choc de celle qui a permis d'arrêter Abaaoud⁸

Par Amandine Schmitt - Publié le 18 novembre 2016 à 17h03

Le kamikaze de l'appartement de Saint-Denis a été identifié. Dans "Témoin", Sonia raconte comment elle a permis de neutraliser le terroriste Abdelhamid Abaaoud. Quitte à devoir changer de vie. Son récit se lit comme un thriller.

Sans elle, l'assaut de Saint-Denis, qui a eu lieu il y a exactement un an et a abouti à la mort d'Abdelhamid Abaaoud, n'aurait jamais pu être donné. Pourtant, "Sonia", témoin-clé des attentats de Paris, vit encore dans la clandestinité. « On ne m'a pas appris à mentir, on m'a laissée là, on me laisse crever là, en espérant que j'oublierai quarante-quatre années d'existence. Mais comment faire le deuil de sa propre vie ? », s'interroge Sonia dans *Témoin*, paru le 3 novembre chez Robert Laffont.

Dans ce livre écrit avec l'aide de la journaliste de RMC Claire Andrieux, elle raconte comment la dénonciation d'un terroriste du 13 novembre l'a fait "devenir personne". Oubliés *les Apparences* ou *la Fille du Train : Témoin* les surpasse dans le côté page-turner. On le feuillette d'une traite et en se rongant les ongles, avec une seule question en tête : comment une telle aberration a pu se produire ?⁹

IV. *Fictions*

IV.1. *A la fin le silence* - Laurence Tardieu

Décembre 2014. Depuis plusieurs semaines, la narratrice sait qu'elle va devoir vendre la maison de son enfance. Lieu des origines et de l'ancrage, de la mémoire familiale et de sa propre mémoire. Face à ce chagrin intime, écrire un livre lui semble la seule chose encore possible : trouver les mots pour, peut-être, sauver un peu de la maison avant qu'elle ne disparaisse de sa vie, lui restituer une part d'éternité.

Janvier 2015. La vague d'attentats qui frappe la France la laisse sans mots, comme dépossédée du monde tel qu'elle le connaissait. En elle, l'urgence s'est déplacée : que faire d'autre qu'écrire, pour tenter d'affronter l'innommable ? Au fil des semaines, sa vie va se jouer entre ce sentiment

⁷ https://www.rtf.be/culture/litterature/detail_le-livre-un-jihad-de-l-amour-de-mohamed-el-bachiri-est-sorti-jeudi-en-francais?id=9715503

⁸ <https://www.nouvelobs.com/attentats-terroristes-a-paris/20161118.OBS1389/temoin-le-livre-choc-de-celle-qui-a-permis-d-arreter-abaaoud.html>

⁹ <https://www.nouvelobs.com/attentats-terroristes-a-paris/20161118.OBS1389/temoin-le-livre-choc-de-celle-qui-a-permis-d-arreter-abaaoud.html>

de fissuration du monde extérieur, que les attentats de novembre ne vont qu'intensifier, et celui de dépossession de son monde intime. Jamais le dehors et le dedans ne lui ont paru à ce point liés. Contrepoint paradoxal, insensé, de cet effondrement généralisé : tout au long de ces mois, elle a porté un enfant, puis elle l'a mis au monde.¹⁰

IV.2. *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?* - Rachid Benzine

Lettres à Nour, d'après "Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?" de Rachid Benzine¹¹

Avec : Charles Berling et Lou de Laâge
Musique : Yamen Martini
Réalisation : Cédric Aussir
En coproduction avec le Théâtre de Liège

Depuis des mois, je suis pris d'assaut par une question : « pourquoi des jeunes hommes et des jeunes femmes, nés dans mon pays, issus de ma culture, dont les appartenances semblent recouvrir les miennes, décident-ils de partir dans un pays en guerre, et pour certains de tuer au nom d'un dieu qui est aussi le mien ? ». Cette question violente a pris une dimension nouvelle le soir du 13 novembre 2015. J'ai réalisé la fragilité de nos certitudes, la fragilité de notre monde, les limites de notre raison. Et, surtout, j'ai ressenti l'absence de rencontre, d'échange, entre ces deux mondes qui se font face dorénavant et que j'aurai bien du mal à nommer : « civilisation contre barbarie ? », « raison contre religion ? », « modernité contre archaïsme ? »

C'est ainsi qu'a pris forme peu à peu ce dialogue entre deux êtres qui ne peuvent renoncer l'un à l'autre, un père et sa fille, parce que l'amour qui les unit reste plus fort que tout. Et pourtant, tout les sépare. L'esprit critique du père est retourné contre lui : les principes auxquels il croyait sont devenus des armes aux mains de sa fille. L'impuissance de deux êtres si proches, si complices, à établir un dialogue, à trouver une entente, un point d'accord, est la brûlure qui traverse ce texte.

Rachid Benzine

IV.3. *Sans Véronique* - Arthur Dreyfus

Avec *Sans Véronique*, Arthur Dreyfus (30 ans, et déjà trois romans) réussit un roman à la fois courageux et brillant, qui mêle plusieurs destins et plusieurs histoires, avec en toile de fond, le monde comme il va aujourd'hui. Nous sommes à l'été 2015 et un Tunisien, étudiant a priori sans problème, vient de massacrer à la kalachnikov trente-huit personnes sur une plage de Sousse, avant d'être abattu par la police. Véronique fait partie des victimes. C'est son corps qui a été, le premier, montré à la télévision. Le récit va suivre deux trajectoires parallèles : le calvaire du mari de Véronique, Bernard, qui part pour la Syrie, afin de se faire justice lui-même, d'en tuer "au moins un", et l'itinéraire du tueur. Même s'il lutte avec le réel - "qui est toujours ce que l'on n'attendait pas" selon les mots du philosophe français Henri Maldiney, épigraphe du livre- Arthur Dreyfus fait œuvre de romancier. Ses mots sont autant de sons ; ceux de l'amour (entre Véronique et Bernard), ceux du manque d'amour et ceux du dépit (Seiffedine le terroriste) ou encore ceux d'une amitié peut-être amoureuse (les inconnus du métro).

On entend beaucoup dans ce roman, on écoute même, plus qu'on ne lit cette étrange mélodie ponctuée par les mots des poètes et les mots des chansons. Un récit fluide qui se déroule comme

¹⁰ <http://www.seuil.com/ouvrage/a-la-fin-le-silence-laurence-tardieu/9782021313659>

¹¹ <https://www.franceculture.fr/emissions/avignon-2017-fictions/lettres-nour-dapres-nour-pourquoi-je-nai-rien-vu-venir-de-rachid>

un plan-séquence, juste un point qui vient clore la longue phrase que sont les différents chapitres de *Sans Véronique*, parce que justement le réel, le récit ne peut se fragmenter.

Une littérature contemporaine qui pose la question terrible de ces morts gratuites, de ces morts pour rien, de ces morts absurdes. Quelque part, comme le dit Arthur Dreyfus, *Sans Véronique* se veut "une exonération des victimes", de ces anonymes. "Cette mort-là avait le pouvoir d'anéantir la logique, la respiration et la chronologie", écrit-il.

IV.4. Survivre - Frederika Amalia Finkelstein

« Le soir du 13 novembre, j'ai compris que la guerre pouvait éclater en bas de chez moi – une forme inouïe de guerre. La peur et la méfiance sont devenues normales : je vis en attendant le prochain attentat.

Le soir du 13 novembre, ma génération s'en est prise à elle-même : les assassins avaient le même âge que les assassinés.

Survivre est un hommage à cette génération, née avec les écrans, ultraconnectée, et pourtant en proie à une immense solitude.

Nous voulons être libres : parfois pour le meilleur, parfois pour le pire.»

Frederika Amalia Finkelstein

IV.5. Ce que tient ta main droite t'appartient - Pascal Manoukian

Si ce soir-là Charlotte n'était pas sortie dîner entre filles, elle promènerait Isis dans les allées d'un square. Il lui achèterait des livres qu'elle laisserait traîner sur la table de nuit. Chaque jour, elle serait plus belle. Chaque jour, il serait plus amoureux. Ils boiraient du Sancerre au bonheur de leurs 30 ans, danseraient sur Christine and the Queens. La vie ne tient parfois qu'à un bas filé...

Le miracle n'arrivera pas : cette nuit-là, Karim perd tout. Son désir de vengeance va le mener jusqu'aux ruines d'Alep, au cœur de la machine à embrigader de Daech. Là où se cachent les monstres, mais aussi les centaines d'égarés qui ont fait le mauvais choix pour de mauvaises raisons. Là où il faudra lutter pour ne pas ressembler aux bourreaux. Un voyage réaliste au pays mal connu de l'embrigadement et de toutes les violences.¹²

IV.6. L'insoumise de la Porte de Flandre - Fouad Laroui

Fouad Laroui publie son nouveau roman.

« *L'Insoumise de la Porte de Flandre* » se déroule à Bruxelles.

Portrait d'une femme en quête de liberté.

Dans *L'insoumise de la Porte de Flandre*, Fouad Laroui dresse le portrait d'une jeune femme voilée de Molenbeek, qui passe de la pression sociale de sa communauté à un sex-shop du centre-ville. C'est le dix-septième roman de cet économiste et écrivain néerlandais, né à Oujda, dans le Rif marocain en 1958. Formé en France, enseignant à Amsterdam, Laroui a aussi vécu à Bruxelles où il a travaillé brièvement à la Commission européenne lors des années Delors. Il a obtenu plusieurs prix, dont le Goncourt de la nouvelle pour *L'étrange Affaire du pantalon de Dassoukine* en 2012.

¹² <https://www.babelio.com/livres/Manoukian-Ce-que-tient-ta-main-droite-tappartient/897827>

Fouad Laroui, pourquoi avez-vous choisi Molenbeek comme cadre de votre nouveau roman ?

Je l'ai choisi avant les événements de mars 2016. Il y a deux ou trois ans, j'ai fait deux résidences d'auteur à Passa Porta, dans un bel appartement rue du Vieux Marché aux Grains. Je suis allé tous les jours à Molenbeek. En m'y promenant, je voyais des rues qui ressemblent à Tanger ou à Casablanca, avec beaucoup de jeunes hommes debout, à ne rien faire, qui fument. Des gamins qui jouent au ballon quand il n'y a pas de classe. Des femmes voilées qui marchent les yeux baissés. Des boucheries islamiques. Je me suis dit : est-ce que ces gens-là ont conscience qu'ils habitent en Belgique ? Molenbeek est un laboratoire d'expérimentation où on voit deux cultures qui vivent l'une à côté de l'autre. J'avais déjà commencé à écrire le livre quand les événements se sont produits à Paris en novembre 2015.¹³

IV.6. Le livre que je ne voulais pas écrire - Erwan Larher

C'est que le livre semble plus indispensable pour nous que pour l'auteur. Il joue en effet sur la double expérience de l'individuel et du collectif, de l'intérieur et de l'extérieur. Les témoignages que Larher a réclamés à ses proches déroulent ce qu'un bon nombre d'entre nous a connu cette nuit-là : les appels téléphoniques dans le vide, les posts Facebook affolés, les «T'es où» par SMS, et, depuis, l'insécurité, le fait de chercher une issue de secours, de guetter une mine suspecte dans la rue ou dans le métro. Une situation invivable, traumatisante, que nous espérons pouvoir enfin comprendre grâce à quelqu'un qui s'est trouvé à l'épicentre de l'horreur.

Erwan Larher s'acquitte de sa tâche, avec un message de tolérance, d'amour et d'entraide. Ce n'est peut-être pas le livre qu'il voulait écrire, mais c'est celui que nous voulions lire.

Amandine Schmitt

¹³ <http://www.lalibre.be/culture/livres-bd/la-double-vie-de-fatima-de-molenbeek-entretien-59a8e44bcd706e263fb7cdc7>

Les thèmes du spectacle : les peurs collectives

I. Les peurs collectives : définition

Lorsqu'un individu redoute une menace potentielle qui peut aussi bien s'avérer réelle qu'imaginaire, un sentiment de peur peut être engendré. Ainsi, chaque peur est associée à un objet pouvant déclencher une « pulsion humaine », et plus particulièrement une pulsion de mort ou de vie.

Selon Delumeau, la peur collective (qui est donc partagée par un certain nombre d'individus) peut être causée par une « totalisation » de peurs individuelles. Cela étant, ce n'est pas systématiquement le cas. Il existe aussi l'idée que la peur collective soit elle-même issue de l'identité collective construite par l'histoire du groupe ou par une pulsion collective.

Les peurs collectives peuvent être liées à des domaines « graves » comme le terrorisme ou les catastrophes naturelles, mais également toucher les peurs dites tranquilles, qui touchent aux activités « quotidiennes ».

II. Texte

II.1. EXTRAIT 1

On s'apprête à sortir.

PAUL : *Tu me passes ma veste.*

FABRICE : *Voilà. Ça ne te fait pas peur toi ?*

PAUL : *Bof !*

FABRICE : *Quand même. Comme cible, les files de cinéma, c'est pas triste.*

PAUL : *Allez, les gars, on se dépêche, on va être en retard.*

VINCENT : *J'ai lu une critique du film.*

FABRICE : *Et ?*

VINCENT : *Très bien.*

FABRICE : *Ah !*

VALENTINE : *Il paraît que c'est formidable. Les deux filles sont vraiment super, le prix à Cannes c'était mérité, et tout le scénario est au poil, d'ailleurs.*

VINCENT : *On dit que c'est son meilleur film.*

PAUL : *Annie ...*

VINCENT : *Moi, j'ai été impressionné par celui d'avant. Enfin, un petit regret sur la fin quand même, mais globalement...*

PAUL : *Annie, tu es prête ? La séance est à 20h, je te signale.*

ANNIE : *(Off.) j'arrive.*

FABRICE : *Et Karim ? Où est Karim ?*

VINCENT : *(Appel.) Karim ? Karim ?*

KARIM : *Oui, quoi ?*

PAUL : *Qu'est-ce que tu nous fais, là ?*

KARIM : *Je ne vais pas avec vous.*

VINCENT : *Qu'est-ce qui te prend ?*

KARIM : *Je n'arrive plus à vivre comme avant, moi.*

VALENTINE : *Allez, ça te fera du bien.*

ANNIE : *La vie continue.*

KARIM : *Je ne peux pas.*

VINCENT : *Il recommence ! Il recommence, je vous l'avais dit.*

KARIM : *Tu avais dit quoi ? Hein ? Il y a quelques jours, j'ai revu la Dolce Vita, un film qu'avant je trouvais grandiose, monumental, eh bien à la sortie, je ne comprenais même plus pourquoi, - longtemps avant ! avant l'attentat je veux dire -, ce film m'avait tant remué. Pourquoi je l'avais traîné avec moi comme une tentation, surtout le personnage de Steiner qui dit - et là je cite de mémoire -, « la vie la plus misérable vaut mieux qu'une existence protégée par une société organisée où tout est prévu, parfait », enfin quelque chose comme ça ! - et qui d'ailleurs se suicide après avoir donné la mort à ses enfants, un moment terrible ! Tout cela me paraît risible maintenant. Cette angoisse existentielle. Ce souci métaphysique. Cette façon théâtrale d'en finir. « Société protégée par son organisation » qu'est-ce que ça veut dire ? Nous ne sommes pas protégés. Nous sommes nus, absolument nus. Rien ne nous protège, rien. Et toi, au lieu d'acquiescer à cette lucidité, à quoi l'époque nous invite, je te le signale ! de façon urgente, de façon pressante ! toi, tu fais le vilain museau, l'importuné, le joyeux amateur de cinéma qu'on embête avec toutes ces contingences-là !*

VINCENT : *Absolument pas.*

KARIM : *Je le sens ! Je le sens !*

VINCENT : *Conviens au moins que la rumination est ton péché favori. Tu rumines. Tu rumines. Quand tu t'y mets, tu es pire qu'un troupeau de vaches.*

KARIM : *Je fais ce que je peux. La bonne humeur, ça ne se commande pas.*

II.2. EXTRAIT 2

L'ŒIL

Un boulevard où les voitures s'engagent sur plusieurs files, et adjacente à ce boulevard un piétonnier commercial, des boutiques sous un ciel de pluie. Un homme se faufile dans le mois de novembre. Peut-être est-ce un homme dangereux, une hypothèse qu'aucun organe de contrôle ne peut balayer d'un revers de la main, surtout après l'attentat. Un zoom pourrait facilement lever le doute, le zoom d'une caméra mieux placée ou même le zoom de la caméra actuelle ; ce zoom ferait voir que l'homme avance d'un pas rapide vers une grande place. Il s'arrête devant un théâtre, fouille ses poches, monte les quelques marches, tend son billet à l'ouvreuse, pénètre dans la salle. Cet homme n'est pas rasé. On le voit. Non, je ne veux pas dire que c'est un barbu, un barbu comme on parle aujourd'hui des barbuis, de ces tristement célèbres barbuis d'ici et d'ailleurs contre lesquels les caméras sont maintenant déployées à chaque coin de rue, fouillant le périmètre. Le pire ennemi qui soit est l'ennemi sans visage. Et devant le corps de sa mère, de son père, de son enfant, de sa femme, de son amant ou même de son chien, qui dirait qu'il ne fallait pas les poser ces caméras ? Qui ? Qui ici est assez fou pour s'opposer au travail des caméras ? Le mal a plus d'un visage, il faudrait s'en souvenir. Le mal n'est pas seulement là où on s'imagine le trouver, il est encore chez ceux qu'on ne soupçonne pas, il peut se dissimuler dans n'importe quel passant dans la rue. Vous, moi, par exemple ! Oui, vous et moi, qui à l'instant ne savons peut-être pas que nous allons demain nous opposer aux mesures liberticides, à la mise sous tutelle de notre vie privée, démontrant ainsi que nous sommes de dangereux individus, nous désignant nous-mêmes comme des petits axes du mal contre lesquels il est civique de se prémunir. L'homme mal rasé, qu'advient-il de lui si un œil ne le fixe pas où qu'il aille ? Et qu'a-t-il à craindre de l'œil celui qui ne quitte pas la ligne droite ? Maintenant la caméra pivote vers un groupe de gens (Une caméra de surveillance filme la salle). Pour la clarté du rapport, appelons-les des suspects, des cibles - qui feraient bien de comprendre que l'obsession de la sécurité mangera bientôt nos libertés. Les spectateurs voient leurs visages.

III. La sécurité et les peurs collectives

III.1. Question/débat proposée

Le renforcement de la sécurité et sa médiatisation peuvent-ils créer un accroissement de la peur collective ou permettent-ils de la surmonter ?

III.2. La sécurité et les médias : peur ou soulagement ? quelques articles

III.2.1. ARTICLE 1⁴

STIB: un numéro unique pour signaler un objet ou un comportement suspect



Une vaste campagne d'affichage débute aujourd'hui afin d'informer les voyageurs de l'existence de ce nouveau numéro d'appel. - © Tous droits réservés

Chaque jour, des milliers de voyageurs empruntent les bus, trams et métros de la STIB et se croisent dans les stations. Des voyageurs qui parfois remarquent des objets ou des comportements qui leur semblent suspects, mais ne savent pas toujours directement qui prévenir. C'est pourquoi la Société bruxelloise de transport public lance ce 10 janvier un numéro d'appel unique destiné à signaler tout objet ou comportement suspect sur le réseau de la STIB, le 1707.

Composez le bon numéro

En composant le numéro d'appel gratuit 1707, accessible 7 jours sur 7, 24 heures sur 24, le voyageur entre en contact avec un call center spécialement formé à répondre à ce type d'appels et qui transfèrera directement les informations reçues aux différents services concernés (dispatchings métro, tram, bus ou sécurité, police, ...). Une vaste campagne d'affichage débute afin d'informer les voyageurs de l'existence de ce nouveau numéro d'appel simple et facile à retenir.

Différentes possibilités de contact

Le numéro d'appel 1707 vient s'ajouter aux différentes possibilités de contact qui existent déjà pour les voyageurs qui veulent signaler un incident ou un objet suspect sur le réseau. Ils peuvent en effet contacter directement le dispatching via les téléphones de quai des stations ou via la borne de contact, mais aussi s'adresser directement au conducteur du tram, au chauffeur du

¹⁴https://www.rtb.be/info/regions/bruxelles/detail_stib-un-numero-unique-pour-signaler-un-objet-ou-un-comportement-suspect?id=9498660

bus ou aux agents de la STIB présents en station ou sur le réseau. L'appel à la police via le numéro 101 – numéro indiqué dans chaque station - reste l'appel prioritaire en cas de faits précis tels un vol, une agression.

Pour obtenir des informations sur les horaires, les trajets, les tarifs ou les autres services de la STIB les voyageurs peuvent contacter le Customer Care au 070.23.2000, ou consulter le site web de la compagnie.

III.2.2. ARTICLE II⁵

Sécurité renforcée dans nos gares: voici les nouveaux contrôles que vous devrez subir

Publié le 19 juillet 2017 à 13h50 - Un reportage de Thibault Balthazar et Eric Poncelet pour RTLinfo 13h.

Les passagers qui empruntent le Thalys seront beaucoup plus contrôlés dans les gares de Bruxelles-midi, Liège-Guillemins et Anvers.

A Bruxelles-midi, les voyageurs en partance vers la France, les Pays-Bas ou l'Allemagne doivent passer par les nouveaux contrôles de sécurité avant d'accéder aux quais. Les membres de la sécurité sont munis d'un appareil qui permet de sélectionner, de manière aléatoire, une personne sur trois.

Les voyageurs sont emmenés vers cette pièce pour subir des contrôles plus approfondis avec notamment des détecteurs de métaux, pour trouver des armes et explosifs. « *Toute personne qui se présente ici, quel que soit son âge ou son sexe, risque d'être contrôlé. C'est un système aléatoire de tirage au sort dans une file* », a expliqué François Bellot, ministre de la Mobilité, au micro de Thibault Balthazar.

Caméras et formation

En plus de ce dispositif, de nouvelles caméras munies pour certaines d'entre elles d'un logiciel de reconnaissance faciale ont été installées. Des formations psychologiques qui permettent au personnel de sécurité des gares de détecter les comportements suspects sont également données. « *On a découvert ce système à l'aéroport de Tel Aviv. Il y a des indications de nervosité* », a détaillé Jan Jambon, ministre de la Sécurité et de l'Intérieur.

15,7 millions d'euros ont été débloqués pour l'ensemble de ce dispositif de sécurité installé dans les gares internationales de Bruxelles midi, Liège et Anvers.

III.2.3. ARTICLE III⁶

La Foire du Midi ouvre demain: voici les mesures de sécurité mises en place pour vous protéger - Publié le 14 juillet 2017 à 14h20

La Foire du Midi et ses 130 attractions reprennent leurs quartiers dès demain, samedi, et jusqu'au dimanche 20 août à Bruxelles. Pour cette 137^e édition, la foire s'étend sur 2 kilomètres. A quelques heures de l'ouverture, c'est évidemment l'effervescence. Arnaud Gabriel et Elizabeth Wouters sont allés s'en rendre compte sur place pour le RTLinfo 13H.

¹⁵<http://www.rtl.be/info/belgique/societe/securite-renforcee-dans-nos-gares-voici-les-nouveaux-controles-que-vous-devrez-subir-937211.aspx>

¹⁶<http://www.rtl.be/info/regions/bruxelles/la-foire-du-midi-ouvre-demain-voici-les-mesures-de-securite-mises-en-place-pour-vous-protoger-935907.aspx>

Petit à petit, les attractions de la foire du Midi se dévoilent. Depuis le sommet de la Grande Roue, Bruxelles prend un tout autre cachet et 50 mètres tout bas, l'heure est aux tous derniers préparatifs.

"On est en train de vérifier si toutes les sécurités sont bien mises, que toutes les ampoules fonctionnent. Il nous reste une dernière chose, le nettoyage", a expliqué Jan Van Der Honing, exploitant de la Grande Roue, au micro d'Arnaud Gabriel pour le RTLinfo 13H.

Vérification des pompiers

Et le nettoyage, c'est aujourd'hui l'activité principale de tous les forains, avant l'ouverture de demain. Dans les allées encore vides, les pompiers effectuent les contrôles. *"Il y a la hauteur des attractions et des installations qui sont parfois pas conformes par rapport aux issues de secours etc",* a détaillé l'un d'eux face à la caméra d'Elizabeth Wouters. Toutes les attractions doivent être vérifiées unes à unes pour recevoir l'autorisation de fonctionner.

Quelles mesures de sécurité?

Pour cette édition 2017, le mot d'ordre, c'est la sécurité. La présence policière sera d'ailleurs renforcée, mais pas que. *"Vous allez voir des blocs en bétons tout autour, vous allez voir que le site est complètement entouré de barrières. On fait en sorte qu'il n'y ait pas d'accès sur-le-champ de foire pendant que les gens viennent visiter la foire",* a précisé Ilse Van De Keere, porte-parole de la zone de police Bruxelles-Capitale – Ixelles.

Les thèmes du spectacle : les médias

I. Les médias : droits, devoirs et déontologie

I.1. Les devoirs et les droits des médias : la charte de Munich

La charte de Munich, signée en 1971, reprend 10 devoirs et 5 droits que doivent suivre les journalistes européens, elle a été adoptée par la fédération européenne des journalistes.

Les devoirs :

1. Respecter la vérité, quelles qu'en puissent être les conséquences pour lui-même, et ce, en raison du droit que le public a de connaître la vérité.
2. Défendre la liberté de l'information, du commentaire et de la critique.
3. Publier seulement les informations dont l'origine est connue ou les accompagner, si c'est nécessaire, des réserves qui s'imposent ; ne pas supprimer les informations essentielles et ne pas altérer les textes et les documents.
4. Ne pas user de méthodes déloyales pour obtenir des informations, des photographies et des documents.
5. S'obliger à respecter la vie privée des personnes.
6. Rectifier toute information publiée qui se révèle inexacte.
7. Garder le secret professionnel et ne pas divulguer la source des informations obtenues confidentiellement.
8. S'interdire le plagiat, la calomnie, la diffamation, les accusations sans fondement ainsi que de recevoir un quelconque avantage en raison de la publication ou de la suppression d'une information.
9. Ne jamais confondre le métier de journaliste avec celui du publicitaire ou du propagandiste ; n'accepter aucune consigne, directe ou indirecte, des annonceurs.
10. Refuser toute pression et n'accepter de directives rédactionnelles que des responsables de la rédaction.

Les droits :

1. Les journalistes revendiquent le libre accès à toutes les sources d'information et le droit d'enquêter librement sur tous les faits qui conditionnent la vie publique. Le secret des affaires publiques ou privées ne peut en ce cas être opposé au journaliste que par exception en vertu de motifs clairement exprimés.
2. Le journaliste a le droit de refuser toute subordination qui serait contraire à la ligne générale de son entreprise, telle qu'elle est déterminée par écrit dans son contrat d'engagement, de même que toute subordination qui ne serait pas clairement impliquée par cette ligne générale.

3. Le journaliste ne peut être contraint à accomplir un acte professionnel ou à exprimer une opinion qui serait contraire à sa conviction ou sa conscience.
4. L'équipe rédactionnelle doit être obligatoirement informée de toute décision importante de nature à affecter la vie de l'entreprise. Elle doit être au moins consultée, avant décision définitive, sur toute mesure intéressant la composition de la rédaction : embauche, licenciement, mutation et promotion de journaliste.
5. En considération de sa fonction et de ses responsabilités, le journaliste a droit non seulement au bénéfice des conventions collectives, mais aussi à un contrat personnel assurant sa sécurité matérielle et morale ainsi qu'une rémunération correspondant au rôle social qui est le sien et suffisante pour garantir son indépendance économique.

I.2. La déontologie journalistique

La déontologie est l'ensemble codifié, élaboré par consensus, des devoirs moraux que s'imposent les membres d'un groupe professionnel dans le double but de garantir l'exercice par des tiers (« société civile », consommateurs, pouvoirs publics) de droits que ce groupe considère comme fondamentaux et de limiter l'intervention de la puissance publique dans ses structures et son activité.

La déontologie est formée par un ensemble de textes à savoir : de chartes, de codes déontologiques, mais également de la jurisprudence qui en déontologie est composée des décisions et avis rendus par des personnes dites « sages » au sein de la profession et ayant pour devoir de trancher sur certains problèmes de valeurs ou devant interpréter les textes de références.

Cependant la déontologie qui doit être appliquée par les journalistes n'est pas équivalente à la « loi », elle s'en distingue par ces quelques points :

- L'obligation de respecter la déontologie ne s'impose qu'à ceux qui y adhèrent.
- Elle est élaborée uniquement par les membres d'un groupe professionnel.
- Le contrôle du respect de la déontologie relève des adhérents eux-mêmes et des organes qu'ils ont désignés ou autorisés à cet effet.
- Le non-respect de la déontologie ne peut entraîner, au maximum, que des pénalités internes au groupe (amendes conventionnelles, interdiction d'exercer la profession) ou, dans la plupart des cas, des sanctions symboliques (désaveu public, blâme).
- Certaines conduites peuvent être recommandées par la déontologie alors qu'elles sont prohibées par la loi, et vice versa.

II. Texte

II.1. EXTRAIT 1

JOURNALISTE : *Monsieur le ministre, vous avez cité un nom. Est-ce le nom d'un suspect ?*

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR : *C'est le nom de qui ? C'était dans votre papier, ça ?*

CHEF DE CABINET : *Non. Absolument pas. Je ne comprends pas ce qui se passe.*

JOURNALISTE 1 : *Le nom cité a-t-il quelque chose à voir avec les attentats ?*

JOURNALISTE 2 : *Ce **** de quelle nationalité est-il ?*

PREMIER MINISTRE : *Non ... Je ne sais pas ... C'est le nom d'une victime.*

JOURNALISTE 1 : *La connaissiez-vous ?*

PREMIER MINISTRE : *Oui. Non. Elle est là.*
Il désigne l'homme ensanglanté.

JOURNALISTE 3 : *Où, Monsieur le ministre ?*

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR : *On coule, là ! On coule !*

JOURNALISTE 2 : *Où est cette personne ?*

JOURNALISTE 1 : *Où est la victime, monsieur le ministre ?*

PREMIER MINISTRE : *Là, je vous dis. Là !*

CHEF DE CABINET : *Il perd les pédales.*

PREMIER MINISTRE : *L'homme ensanglanté, là, ne le voyez-vous pas ?*

HOMME ENSANGLANTÉ : *Monsieur le ministre, tant que tu y es, dis aussi que je fais le couscous comme personne.*

JOURNALISTE 3 : *Monsieur le premier ministre, estimez-vous que les choix de politique étrangère de votre gouvernement ont une responsabilité dans ces attentats ?*

JOURNALISTE 1 : *Mettez-vous en cause la façon de traiter les quartiers sensibles par vos prédécesseurs ?*

JOURNALISTE 2 : *Pensez-vous qu'il va falloir revoir nos politiques d'immigration ? Et dans quel sens ?*

JOURNALISTE 3 : *Estimez-vous que le clientélisme politique a joué un rôle dans la situation actuelle ?*

JOURNALISTE 2 : *Concrètement, qu'est-ce qui va changer demain ?*

JOURNALISTE 3 : *Les militaires occuperont-ils longtemps les rues ?*

JOURNALISTE 1 : *Estimez-vous que les services de sécurité ont été défaillants ?*

PREMIER MINISTRE : *Je ... je ... je ne sais pas. Je ne sais plus ce qu'il faut dire. Je ne peux plus parler. Si je veux être honnête avec moi-même, je ne dois plus ajouter un mot, je dois me taire.*
Le premier ministre sort.

II.2. EXTRAIT 2

Entre deux journalistes

COLLEGUE 4 : *On ne peut pas balancer ça comme ça. Il faut au moins un commentaire, un encadrement, au moins un poids lourd universitaire qui mette ça en perspective.*

COLLEGUE 1 : *Les gens se foutent des commentaires. Ce qu'ils retiendront, c'est que ces gens-là ont une logique, qu'ils sont lucides, qu'ils raisonnent, qu'ils ont une stratégie. Qu'ils pensent à long terme.*

JOURNALISTE : *Justement. Jusque là, on les a trop pris pour des fous furieux. On n'a cru que ce qu'on voulait croire, on n'a pas vu venir la rafale, et aujourd'hui, on le paie.*

COLLEGUE 4 : *Je propose ceci : On ne passe qu'un bout de l'interview. On prend le début, on arrête au moment où le type dit « Je regrette ». Et là, on coupe.*

JOURNALISTE : *Non. Ce sera tout ou rien.*

COLLEGUE 4 : *Tu en prends la responsabilité ?*

JOURNALISTE : *Oui, j'en prends la responsabilité.*

III. Le rôle et l'influence

III.1. Questions/ débats proposées

1° Les médias influencent-ils notre perception de la réalité et des faits ?

Si oui, devraient-ils se limiter à une présentation plus « subjective » des faits ? Et en quoi l'éclairage particulier qu'ils proposent peut-il s'avérer intéressant ou au contraire dommageable ?

2° Quels risques prend-on lorsqu'on décide de prendre la parole face aux médias et au reste de la population ? Quelles difficultés peut-on rencontrer lorsqu'on s'exprime « publiquement » ?

III.2. Le discours post-attentat dans les médias

III.2.1. ARTICLE 1⁷

Le 22 mars 2016, deux attentats frappent la Belgique au cœur - Mercredi 22 mars 2017 à 6h55

Le mardi 22 mars 2016, peu avant 08h00, deux djihadistes kamikazes se font exploser dans le hall des départs de l'aéroport de Bruxelles. L'attaque marque le début d'une longue et effroyable journée. Une heure plus tard, c'est dans le métro bruxellois, à hauteur de la station Maelbeek, qu'un troisième terroriste déclenche la bombe qu'il transporte dans son sac à dos. Au total, 32 personnes sont tuées et plusieurs centaines d'autres blessées dans ces deux attentats successifs.

L'arrestation de Salah Abdeslam et l'attentat à Brussels Airport

Trois terroristes, Ibrahim El Bakraoui, 29 ans, Najim Laachraoui, 24 ans, et Mohamed Abrini, alors âgé de 31 ans, embarquent ce mardi matin à Schaerbeek dans un taxi avec leurs sacs de voyage remplis d'explosifs à destination de Brussels Airport, à Zaventem. Quelques jours auparavant, le 18 mars, Salah Abdeslam, l'un des terroristes les plus recherchés en Europe pour son implication dans les attentats de Paris, avait été arrêté à Molenbeek après une longue cavale de plus de quatre mois.

Ibrahim El Bakraoui et Najim Laachraoui périssent tous deux dans les explosions du hall des départs de l'aéroport, mais le troisième homme, Mohamed Abrini, est propulsé par le souffle des déflagrations et ne parvient plus à revenir à proximité de sa charge. Il laissera finalement son bagage rempli d'explosifs sur place et prendra la fuite, perdu au milieu du flot de voyageurs affolés. Il retournera ensuite à pied vers Schaerbeek.

Une heure plus tard, la station Maelbeek frappée à son tour

Une heure plus tard, à 09h11, un autre kamikaze, Khalid El Bakraoui, 27 ans, le frère d'Ibrahim, se fait exploser à une dizaine de kilomètres de l'aéroport. Cette fois, c'est une rame qui vient de quitter la station de métro Maelbeek qui est touchée, à proximité du quartier européen de Bruxelles. Au moment de l'explosion, le métro est bondé de passagers qui se rendent au travail. Comme à Zaventem, on dénombrera plusieurs morts et de nombreux blessés.

¹⁷https://www.rtf.be/info/belgique/detail_le-22-mars-2016-deux-attentats-frappaient-la-belgique-au-c-ur?id=9560783

L'Organe de Coordination pour l'Analyse de la Menace (Ocam), qui évalue le niveau de la menace dans le pays, décide de l'élever à son maximum. Le niveau passe donc de 3 à 4. La population est invitée à rester chez elle. La capitale est partiellement bloquée par le ballet des ambulances et des véhicules transportant les équipes des services de secours, dont les sirènes hurlantes sont audibles un peu partout dans la ville.

Les blessés sont transportés dans différents hôpitaux bruxellois, mais aussi ailleurs en Belgique. Des corbillards évacuent les corps sans vie.

Le témoignage d'un chauffeur de taxi mène à la rue Max Roos

Le chauffeur de taxi qui a conduit les trois terroristes à Zaventem se rend le matin même à la police. A la suite de ses déclarations, les enquêteurs perquisitionnent la planque du groupe de l'aéroport, située dans la rue Max Roos à Schaerbeek, et découvrent du matériel servant à fabriquer des explosifs.

C'est aussi le jour des attentats, dans le courant de l'après-midi, que sera diffusé un avis de recherche pour retrouver "l'homme au chapeau", sur la base des images des caméras de surveillance de l'aéroport. Le troisième homme de l'aéroport sera identifié quelques jours plus tard comme étant Mohamed Abrini, déjà recherché dans le cadre des attentats de Paris, et arrêté le 8 avril à Anderlecht.

Ce même 8 avril, Osama Krayem, âgé aujourd'hui de 24 ans, sera également appréhendé par la police. Sur des images de vidéosurveillance, on l'aperçoit en compagnie de Khalid El Bakraoui dans la station de métro Pétilion, quelques minutes avant l'attentat de Maelbeek. Lui aussi devait se faire exploser, mais il y renoncera à la dernière minute, avant de dissoudre les explosifs dans la cuvette des toilettes de la planque du groupe du métro, située dans l'avenue des Casernes, à Etterbeek.

Le bilan de l'attaque terroriste la plus sanglante à ce jour en Belgique est très lourd: 32 morts et plus de 300 blessés.

III.2.2. ARTICLE II¹⁸

Attentats du 22 mars: le projet de loi d'indemnisation attaqué par une association de victimes - JULIEN THOMAS Publié le mardi 02 mai 2017 à 19h28 - Mis à jour le mardi 02 mai 2017 à 19h32

L'association de victimes du 22 mars Life4Brussels tire à boulets rouges sur le projet de loi sur l'indemnisation des victimes de terrorisme.

« Le gouvernement a communiqué de manière à faire croire aux gens que les victimes étaient correctement indemnisées. Ce n'est pas vrai, mais cela fonctionne ! J'ai des morceaux de fer dans la tête, j'ai attrapé de l'allergie en raison d'une crise anaphylactique, je n'entends plus que d'une seule oreille, je ne vois plus que d'un œil et j'ai différentes douleurs, sans compter le traumatisme. Pourtant, je n'ai reçu que 21.000€ et je ne devrais plus rien recevoir », insiste ce mardi Claire Gochet, qui se trouvait le 22 mars 2016 dans le wagon de métro en grande partie détruit à Maelbeek. En compagnie d'autres membres de l'association de victimes Life4Brussels, dont Abdallah, qui se trouvait à Zaventem ce jour-là, cette Bruxelloise de 63 ans a dénoncé l'actuel projet de loi portant sur l'indemnisation des victimes d'actes terroristes en Belgique.

¹⁸<http://www.lalibre.be/actu/belgique/attentats-du-22-mars-le-projet-de-loi-d-indemnisation-attaque-par-une-association-de-victimes-5908c237cd7002254295a96c>

Un an après les attentats du 22 mars, de nombreuses victimes et familles de victimes ne savent toujours pas à combien s'élèvera leur indemnisation, ou savent déjà qu'elles n'ont droit à presque rien. Et le projet de loi de la ministre de la Santé publique Maggie De Block (Open VLD), sur lequel se penchent actuellement les députés fédéraux, ne répond pas ou que très partiellement aux besoins des victimes. "On est victime deux fois en fait", a expliqué Abdallah Lahlali, qui a perdu sa jambe des suites des explosions dans l'aéroport de Bruxelles national.

« Le projet de loi prévoit que l'indemnisation est résiduaire, ce qui signifie qu'une personne déjà prise en charge par son assurance-maladie ou l'assurance de son employeur, car étant en chemin vers son lieu de travail ne sera pas indemnisée. Le régime est tellement restrictif qu'il nous a été quasiment impossible d'imaginer une situation où une personne bénéficierait d'une indemnisation ! », s'est indigné Maître Antoine Chomé, l'avocat de Life4Brussels. « Il y a également un risque majeur d'arbitraire dans la décision menant aux taux d'invalidité. Ils seront déterminés par l'Office médico-légal, sans qu'un mécanisme de contrôle soit prévu », ajoute-t-il.



Les montants alloués sont également ridicules, insiste l'association. "Pour prendre un exemple concret, une personne avec un taux d'invalidité de 50 % et dont il est certain qu'elle ne pourra plus travailler, recevra une pension d'invalidité d'environ 5.000€ par an, soit la moitié de l'aide du CPAS !", a fait savoir Antoine Chomé.

Un certain nombre de députés de la majorité de centre-droit siégeant dans la commission Santé, laquelle se penche sur le projet de loi, ont jusqu'ici refusé la demande des victimes... d'être auditionnées! Une incongruité que ne manque pas de souligner le député André Frédéric (PS), qui suit le dossier. "C'est un peu comme si les victimes étaient victimes une deuxième fois. J'ai été sous le choc et honteux quand j'ai appris comment ces les victimes ont été traitées. Pour moi, il est très important que ces personnes soient entendues pour ce projet de loi !", indique le socialiste, qui siège au sein de la commission Santé.

Les thèmes du spectacle : l'héritage

I. La notion d'héritage

L'héritage est une notion qui renvoie à ce qui est « transmis » d'une génération à une autre. Il serait donc à la fois ce qui est partagé et ce qui « restera ».

L'héritage peut avoir une forme matérielle ou financière. Mais il peut également avoir lieu au sens figuré, nous héritons souvent de choses immatérielles : des valeurs, des croyances, une façon de vivre ou d'envisager l'existence qui ne nous est propre que parce qu'elle a appartenu et a évolué à travers nos ancêtres.

Le concept d'héritage au-delà de ce qui est « reçu », touche à ce que nous tentons de « laisser » de nous par delà la mort, on en parle alors souvent comme d'une « trace » laissée aux vivants.

La différence essentielle entre l'héritage matériel et immatériel réside dans le fait que le premier ne touche que des héritiers légitimes alors que le second peut toucher une large portion de population.

II. Texte

II.1. EXTRAIT

LES FILS : ... Pourquoi les pères veulent-ils tuer les fils ? Pourquoi ? On accuse Œdipe de toutes sortes de choses, mais soyons lucides, si lors de la rencontre fatale, Œdipe n'avait pas tué son père, c'est le père qui aurait tué Œdipe. Il avait déjà tenté le coup une première fois. Rappelons- nous qu'il avait abandonné son enfant aux bêtes sauvages dès sa naissance. Après lui avoir percé et attaché les pieds, en plus. C'est révoltant, non ! Et depuis la nuit des temps, qui envoie les jeunes gens au massacre ? Les vieux, les pères. Qui nous gouverne ? Les vieux, les pères. Qui nous plonge dans le marasme économique ? Les vieux, les pères. Qui hypothèque notre avenir pour mieux profiter de leur présent ? Les vieux, les pères. Y a-t-il beaucoup de pères ici ? Levez le doigt. Eh bien, messieurs les pères, je vous invite à méditer tout cela, en sortant. Qu'aimes-tu en moi ? Mon infériorité. Tu n'aimes en moi que l'inférieur. Tu ne vois en moi que le rejeton que tu as fait. Tu ne me vois pas, moi.

LA FEMME : Je suis une étrangère. Là d'où je viens, on avait peu, presque rien. Pourtant, mon père a pu me laisser un héritage. Père aux mains vides, tu m'as donné une ligne de vie et je t'en remercie. Tu as remis entre mes mains un monde fait de sommets et de gouffres. Avec patience, avec douceur, tu m'as appris comment franchir les sommets et comment me méfier des gouffres : je t'en remercie. Tu m'as aussi enseigné en toute chose le souci de moi-même et du raffinement : je t'en remercie.

LA FEMME : Victor, maintenant que je te vois baissant le front, la joue rouge encore de la gifle que tu as reçue et à laquelle tu t'es soumis, capable même de tendre l'autre joue si l'occasion s'en présentait, maintenant que je vous vois, le père et le fils, posés côte à côte comme deux victimes complaisantes d'on ne sait quel dieu caché, je mesure la distance qui me sépare de vous. Vous êtes à la fois muets et geignards, vous adorez à genoux votre propre abdication, vous incarnez la plus mauvaise pente de votre Europe. Je ne savais qui du père ou du fils

tuerait l'autre, je savais seulement qu'avec ceux-là, je n'étais plus à ma place. Je m'en vais, je ne reviendrai pas, j'ai dit. Parfois, le plus petit écart entre soi et soi est intolérable. Faire ce qu'on doit faire, ne pas s'écarter, ne pas tergiverser, juste mettre un pied devant l'autre pour avancer dignement, parce qu'à ce moment là c'est le seul geste qui ait une puissance. « Rester droit », disait mon père, « ne pas céder » : ce sont ses derniers mots avant que la police politique ne l'arrête.

III. L'héritage comme poids

III.1. Questions/débats proposés...

1° Peut-on considérer que des évènements graves peuvent être à l'origine d'un « héritage » collectif ?

2° L'héritage peut-il devenir un poids ? peut-on être en contradiction avec son héritage ?

III.2. à méditer...

L'héritage de la transmission¹⁹

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Depuis la nuit des temps, l'homme se pose ces trois questions existentielles. L'homme vise ainsi à maîtriser le présent, à connaître ses origines et à prévoir son avenir. Parmi les réponses possibles à ces questions, deux tendances se distinguent. Elles conduisent à deux philosophies différentes. La première est celle de la liberté. La seconde privilégie le déterminisme.

La philosophie de la liberté met l'accent sur le changement. « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », disait Héraclite. Le monde est en perpétuel changement et le sujet ne peut traverser ces mutations sans être lui-même transformé. A fortiori, sur plusieurs générations, la culture d'une société change et définit de nouvelles manières d'être, de faire et de penser. Ainsi, l'homme est-il condamné à être libre, comme le pensait Sartre. En d'autres termes, l'individu est responsable de ce qu'il devient, car il se construit lui-même dans un monde fait de mutations.

À l'inverse de la conception libératrice, la philosophie déterministe met l'accent sur la continuité. « Ce que l'homme a devant lui, c'est son passé », disait O. Wilde. La liberté n'est jamais qu'une illusion que se donne l'homme. Elle lui laisse croire qu'il maîtrise son destin, mais en fait, il est prisonnier de son histoire et il reproduit les habitudes de vie, les valeurs, les pratiques sociales et culturelles dont il a hérité. La continuité serait donc plus ancrée dans les rapports humains que ne le seraient la rupture ou le changement et cela vaudrait également pour le développement des sociétés à long terme. Ainsi, pour l'académicien, Alain Peyrefitte (1998), c'est le développement qui est l'exception miraculeuse, tandis que le non-développement caractériserait l'humanité depuis son apparition.

¹⁹ Introduction de l'article : <http://www.cairn.info/revue-la-revue-internationale-de-l-education-familiale-2007-2-page-43.htm>

Les thèmes du spectacle : le vivre ensemble

I. Le vivre ensemble et le système belge

Selon le dictionnaire « Larousse », le concept de « vivre ensemble » désigne des liens de nature pacifique, de bonne entente qu'entretiennent des personnes, des ethnies, avec d'autres dans leur environnement de vie ou leur territoire.

Vivre ensemble c'est aussi et surtout, respecter et garantir les droits fondamentaux pour soi et autrui, et ce, sans discrimination. Bafouer ces droits est une atteinte à la dignité humaine.

Le système belge est constitué de deux modèles : le modèle communautariste et le modèle universaliste. En réalité, sa vocation est universaliste (volonté d'égalité), mais il reste communautaire (importance des différences de chacun) au sens culturel ce qui génère des conflits pour l'intérêt général.

Question : La Belgique est-elle vraiment multiculturelle?

Dans la réalité, notre société belge possède une culture dominante et des formes de cultures alternatives plus ou moins organisées. Il ne s'agit pas d'un "patchwork" égalitaire. Ainsi, nous ne vivons pas dans une société interculturelle, car il ne s'agit pas d'utiliser des éléments de différentes cultures mis sur un pied d'égalité pour créer le "vivre ensemble".

Dans notre société, tout est organisé autour des valeurs d'une culture dominante qui ne s'accommode des valeurs des autres cultures que si elles sont en adéquation avec les siennes. Pour que ce modèle fonctionne, il doit :

- ⇒ Rendre cette culture dominante accueillante et intransigeante par rapport à certaines de ses valeurs ;
- ⇒ Adopter un modèle en forme de fleur : le coeur représente les valeurs communes organisatrices et les pétales les différentes appartenances communautaires possibles ;
- ⇒ Permettre la mixité, l'inscription multiple dans l'une ou l'autre communauté ;
- ⇒ Permettre à chacun d'évoluer ;
- ⇒ Permettre à tous de changer de communauté.

En bref, il s'agit de créer un environnement social où la communauté n'est plus enfermante, une société qui fait de la non-discrimination une de ses grandes valeurs. Le socle de valeurs communes assure une cohésion d'ensemble.

Pour ce faire, il faut poser l'exigence du choix au sein de la diversité et de la liberté de choix.

II. Texte

II.1. EXTRAIT

PÈRE : *Dis, tu as vu l'heure ? Tu vas être en retard.*

ALIA : *Oui, oui, j'y vais.*

PÈRE : *Tu y vas, mais tu restes assise.*

ALIA : *Je te dis que j'y vais.*

PÈRE : *Mais ton manteau pend au crochet et ta bonne humeur habituelle quand tu y vas m'a l'air de dormir au fond de ton sac, sac qui d'ailleurs est lui aussi joliment posé à l'entrée et semble ne pas avoir des raisons de sortir. Tu es une drôle de fille finalement. Que se passe-t-il ? Tu n'es pas bien ?*

ALIA : *Moi, je vais très bien.*

PÈRE : *Qui ne va pas bien alors ?*

ALIA : *Les gens.*

PÈRE : *Quels gens ?*

ALIA : *J'ai reçu un coup de téléphone, je ne dois pas venir aujourd'hui pour m'occuper des enfants.*

PÈRE : *C'est que le père et la mère n'ont pas besoin de toi aujourd'hui. Tu t'inquiètes pour l'argent ? Je compense. Tiens, voilà pour les heures perdues.*

ALIA : *C'est gentil papa, mais ce n'est pas de ça que je parle. D'ailleurs tu sais très bien ce que ce coup de téléphone veut dire.*

PÈRE : *Oui.*

ALIA : *C'est dégueulasse*

PÈRE : *Oui.*

ALIA : *Avant ils m'accueillaient à bras ouverts, j'étais leur Alia préférée, « venez, venez Alia, on est tellement content que vous soyez avec nous, les enfants vous adorent », et là...*

PÈRE : *Et là, ils téléphonent, ils disent « ne venez pas aujourd'hui, ni demain ni après-demain, on n'a pas besoin de vous pour le moment, quand ce sera le cas, on vous rappellera, bonsoir ».*

ALIA : *Ils sont plus polis que ça, ils sont désolés, vraiment désolés, mais je dois comprendre « après tout ce qui s'est passé, vous voyez ma petite Alia ... le quartier est en ébullition... si encore vous n'aviez pas votre voile ... on n'a rien contre le voile ni contre vous, on vous connaît, on vous apprécie, mais là, vous comprenez, il n'y a plus rien d'habituel, les gens sont à cran. Et qui pourrait le leur reprocher ? Ni vous ni moi. Alors on a peur de l'agression, si vous sortez dans la rue ... les injures, les menaces et peut-être même les coups, on a peur pour les enfants, vous comprenez, ce ne serait pas juste qu'ils soient exposés à la violence, ni vous d'ailleurs, encore, vous pouvez comprendre, vous, mais les petits ? Alors le mieux est de suspendre notre collaboration, c'est temporaire bien sûr, dès que tout ça sera un peu derrière nous on pourra reprendre les choses comme avant ».*

PÈRE : *Et aux enfants, ils diront que tu es malade, un gros rhume.*

ALIA : *Et surtout quand je reverrai les enfants, il ne faudra pas dire le contraire. Il faudra mentir.*

PÈRE : *Les enfants ne peuvent pas comprendre.*

ALIA : *Si, ils peuvent comprendre si on prend le temps de leur expliquer.*

PÈRE : *L'agression dans la rue, tu sais bien que c'est vrai, que c'est possible.*

ALIA : *Tu leur donnes raison ?*

PÈRE : *Quand tu auras des enfants tu comprendras qu'on peut avoir peur pour eux sans raison. Mais aujourd'hui, il y en a, des raisons. Ce ne serait pas la première fois que les gens nous injurient. L'autre jour, un type gueulait contre les musulmans. Je lui ai dit « vous savez monsieur, nous sommes aussi parmi les victimes des attentats. Le père de mon plus proche ami était à l'aéroport, il n'a pas eu de chance ». Et le type a répondu « tant mieux, ça en fait un de moins ».*

ALIA : *C'est écœurant, c'est dégoûtant. Qu'est-ce que tu as répondu ?*

PÈRE : *Rien.*

ALIA : *Tu ne peux pas accepter ça. Personne ne peut accepter ça.*

PÈRE : *Et j'aurais dû faire quoi ? Lui mettre un poing sur la gueule ?*

ALIA : *On ne peut pas toujours se laisser faire.*

PÈRE : *Je cogne le crétin, soit. Et dans la seconde qui suit, tous les gens présents me verront comme un terroriste possible, ils appelleront le commissariat et on aura tous les services de sécurité sur le dos. Quoiqu'on fasse, c'est mal interprété. Si on manifeste contre les attentats, on nous soupçonne de ne pas être sincères et si on se tait, on nous accuse de complaisance. Parfois, je me dis qu'on aurait peut-être dû suivre l'avis de ta mère et retourner chez nous.*

ALIA : *Chez nous, c'est ici.*

III. Est-ce facile le concept de « vivre ensemble » ?

III.1. Questions/débats proposées...

1° Selon toi, le terme « vivre ensemble » peut-il poser des problèmes de compréhension et/ou d'application que ce soit dans le choix des mots ou dans les idées qu'il véhicule et pourquoi ?

- a. Comment pourrait-on dépasser le caractère conceptuel du « vivre ensemble » pour transformer en véritable projet concret ? Quel autre nom pourrait avoir le « vivre ensemble » ?

III.2. Le vivre ensemble dans les médias...

III.2.1. ARTICLE I²⁰

Discours du 21 juillet: le roi Philippe plaide pour le vivre-ensemble (vidéo) - Mis en ligne le 20/07/2017 à 12:59 par Pascal Lorent

A l'occasion du discours de la Fête nationale, le roi Philippe a évoqué plusieurs thèmes. Un trait commun : l'ouverture vers l'autre plutôt que le repli sur soi.

Dans sa traditionnelle allocution télévisée, le roi Philippe a tenu, cette année encore, à mettre en avant ce qui rapproche et unit les Belges plutôt que ce qui les divise. En cette veille de fête nationale, le souverain a ainsi évoqué la fracture numérique et le décalage d'une partie de la population face à la circulation de l'information qui, sous l'impulsion des nouveaux médias, s'est considérablement accélérée. Pour y répondre, l'éducation des parents et des enseignants, ainsi que la solidarité entre les plus jeunes et leurs aînés, constitue autant de pistes mises en avant par le roi.

Alors que l'économie semble retrouver des couleurs, Philippe, dans son discours, a plaidé une nouvelle fois pour l'importance de l'enseignement en alternance. Une conviction basée sur un récent voyage en Suisse, où il a pu constater l'intérêt de cette filière. « Continuons à favoriser les synergies entre le monde de l'enseignement et celui des entreprises. Nous insufflerons un plus grand dynamisme sur le marché du travail. Et nous créerons plus d'égalité des chances ».

²⁰ <http://www.lesoir.be/105551/article/2017-07-20/discours-du-21-juillet-le-roi-philippe-plaide-pour-le-vivre-ensemble-video>

Le roi Philippe, chantre du vivre ensemble

Mais l'événement qui a sans doute marqué le plus le souverain au cours de l'année écoulée est l'invitation lancée par une famille de confession musulmane. À Gand, Philippe a ainsi pu participer à la rupture du jeûne, à l'occasion du ramadan. « J'ai beaucoup appris sur le sens qu'ils donnent au jeûne et à ce moment de retrouvailles. En sortant de chez eux, tard le soir, j'ai été accueilli par leurs voisins. Ils m'ont offert une bouteille de vin et m'ont dit à quel point ils étaient heureux de vivre dans ce quartier. J'étais fier de voir coexister chez nous, côte à côte, ces deux manières simples et vraies d'exprimer l'hospitalité ».

En cette époque où les replis sur soi menacent et où les amalgames nourrissent l'islamophobie, la symbolique de cet exemple est forte. « Toutes nos rues ne sont pas comme celle-là. Mais cet exemple nous montre qu'il y a dans notre pays, bien plus que nous le croyons parfois, une communion de valeurs au-delà des différences. Cherchez à apprendre au contact des autres et avec les autres. Vous découvrirez que vous partagez les mêmes interrogations, les mêmes doutes, les mêmes espoirs, les mêmes rêves que vos voisins. Eux aussi sont soucieux du bien-être de leurs enfants, de la qualité de leur travail, du bon accueil de leurs malades ou de leurs aînés. Apprenons également à nos enfants à porter ce regard-là sur le monde. Le bien-être et le bonheur, que nous recherchons tous, n'ont de valeur que s'ils sont réellement partagés ».

Enfin, mais c'est devenu une tradition, le discours royal a choisi de mettre en avant l'exemplarité de ceux qui s'engagent, auprès des handicapés, des sans-abris, des plus faibles. « De telles initiatives sont de véritables perles pour notre société. Elles nous dévoilent la richesse cachée des plus fragiles ».

III.2.2. ARTICLE II²¹

Le vivre ensemble fait débat au Luxembourg - Dans a la une, Politique et société Mis à jour le 06/07/17 9:40 | Publié le 06/07/17 9:11

La situation des réfugiés dans les structures d'accueil et le vivre ensemble sont les points saillants du rapport de la médiatrice débattu mercredi à la Chambre.

Les nombreuses recommandations de la médiatrice ne tombent pas dans l'oubli. Les députés ont l'air bien décidés à leur garantir un suivi.

Le dernier rapport de la médiatrice Lydie Err, qui a cédé sa place en avril à Claudia Monti, a laissé des traces. Les députés en ont débattu hier en insistant tous sur le rôle essentiel de la personne qu'il est convenu d'appeler dorénavant ombudsman, dans notre système démocratique. Pour preuve, « le taux de correction global pour tous les dossiers clôturés au cours de l'année 2016 s'élève à 84 % », rappelle Martine Hansen (CSV) qui a présenté le rapport sur le débat d'orientation hier à la tribune de la Chambre des députés.

L'oratrice choisit de s'arrêter plus longuement sur le chapitre que Lydie Err avait intitulé « vivre ensemble » et qui reflétait les difficultés rencontrées par les demandeurs et les bénéficiaires de protection internationale (DPI/BPI). « En 2016, la médiatrice a reçu 235 réclamations, soit trois fois plus que l'année précédente de la part des réfugiés », souligne Martine Hansen. Ainsi, Lydie Err avait réalisé une tournée des structures d'accueil pour se faire une idée de la situation qui avait donné lieu à une série de suggestions. Il faudrait en premier lieu consacrer une attention particulière aux personnes les plus vulnérables que sont les mineurs non accompagnés et les personnes handicapées.

²¹ <http://www.lequotidien.lu/a-la-une/le-vivre-ensemble-fait-debat-au-luxembourg/>

Côté hébergement, les sanitaires sont parfois vétustes et qui plus est collectifs dans certains cas, ce qui ne garantit pas l'intimité nécessaire. La mise en place d'un contrôle externe des structures d'hébergement comme le recommande la médiatrice dans son dernier rapport est une idée qui ne déplaît pas.

Il y a aussi un problème de repas. Les DPI se plaignent souvent de la qualité des repas qui ne correspond pas à leurs habitudes alimentaires. Comme Lydie Err le recommande, une cuisine ne serait pas du luxe pour permettre à ces personnes de cuisiner leurs repas selon leurs goûts. De plus, ils trouveraient là une occupation. Les députés qui se succèdent à la tribune ne voient pas d'objection à suivre ces recommandations.

Réformer la colocation

Pour le DP, Gusty Grass relativise tout de même le rapport et défend la ministre de la Famille, en charge de l'Office luxembourgeois d'accueil et d'intégration (OLAI), responsable de l'hébergement de DPI. « La situation n'est pas si dramatique », estime le député libéral, qui cite les mesures qui sont prises en faveur de l'accueil des réfugiés tout en reconnaissant que des améliorations sont à apporter et notamment dans le recrutement de travailleurs sociaux. Il y a actuellement 11 assistantes sociales à l'OLAI pour 3 000 réfugiés. Dans ces foyers se trouvent également quelque 800 bénéficiaires de protection internationale qui ne peuvent pas bouger de leur structure d'accueil, faute de trouver un logement à un prix abordable. Sur ce point, les députés Marco Schank (CSV) et David Wagner (déi Lénk) sont d'accord avec la proposition de Lydie Err portant sur une réforme de la colocation ou de la coopérative.

« Partager un logement commun serait une solution, mais les colocataires seraient considérés comme une communauté de vie et perdrait en fait tout ou partie du RMG », rappelle Martine Hansen plus tôt dans son rapport. Et elle insiste : « Un changement de la loi sur ce point est souhaitable et, en raison du principe de l'égalité de traitement entre les BPI et les autres bénéficiaires du RMG, devrait s'appliquer à tous sans distinction. »

Le député écolo Roberto Traversini, bourgmestre de Differdange, a profité de cette tribune pour rappeler tout ce que sa ville a mis en place pour accompagner l'intégration des réfugiés et plaide pour que toutes les communes fassent preuve de solidarité dans ce domaine. C'est encore lui qui évoquera un autre point du rapport concernant l'élargissement des compétences de l'ombudsman. Pour l'heure, il ne peut pas intervenir pour une réclamation se rapportant au fonctionnement des établissements de droit privé chargés d'une mission de service public, normalement cofinancés par des deniers publics.

« Cette situation amène en pratique à certaines incohérences, dans la mesure où pour des organismes assurant les mêmes missions (écoles, structures de garde pour enfants, centres pour personnes âgées, etc.), seuls les organes de droit public sont soumis au contrôle du médiateur », note Martine Hansen. À ce sujet, David Wagner rappelle qu'il faut déjà clarifier la définition de mission de service public et s'y atteler sans tarder.

Mercredi, l'ensemble des députés ont salué le travail accompli par Lydie Err. La députée Cécile Hemmen (LSAP) a particulièrement insisté sur ses grandes compétences et a souhaité que sa successeuse, Claudia Monti, garde cette même rigueur. Deux ministres, Nicolas Schmit et Romain Schneider (LSAP tous les deux), ont assisté au débat et ont eux aussi salué le travail de celle qui est partie à la retraite au printemps dernier.

Geneviève Montaigu

III.2.3. ARTICLE III²²

Commémorations du 22 mars: "Nous devons essayer de cohabiter en paix"

Un monument dédié à toutes les victimes d'actes terroristes a été inauguré mercredi matin à Bruxelles, en présence du couple souverain, du Premier ministre et de nombreuses personnalités politiques belges et européennes, ainsi que de victimes des attentats perpétrés à Brussels Airport et à la station de métro Maelbeek le 22 mars 2016.

Ce mémorial, de 20 mètres de long et deux de haut, a été implanté sur l'axe central piétonnier, situé petite rue de la Loi, entre le rond-point Schuman et l'avenue de la Joyeuse Entrée.

Le refus de la violence

L'ensemble est composé de deux plaques jumelles en acier inoxydable satiné. « Deux plaques qui se font face et se rejoignent en se redressant, tel deux aimants qui s'opposent, marquant d'un geste fort le refus de la violence et laissant au travers de l'espace qui les sépare, la place au dialogue et à l'espoir », explique l'artiste Jean-Henri Compère.

L'œuvre d'art a été officiellement inaugurée par le Premier ministre Charles Michel, le ministre-président bruxellois Rudi Vervoort et le bourgmestre de la Ville de Bruxelles Yvan Mayeur, après un discours du Roi, mais aussi des témoignages de proches de victimes d'actes terroristes à Bruxelles et dans le monde.

Notre pays n'est pas nécessairement celui où nous sommes nés, mais le pays dans lequel nous sommes heureux.

Le père de Kerim Akyil, victime belge de l'attentat du nouvel A à Istanbul dans une discothèque, a ainsi expliqué : « Nous devons essayer de cohabiter en paix. Je suis né en Turquie. A l'âge de 13 ans , je suis arrivé en Belgique, car mon père travaillait en Belgique. Mes parents ont été accueillis les bras ouverts. Ces jours-là me manquent. J'ai toujours eu envie de retourner en Turquie, c'est ce que j'ai fait pendant un an. Mais j'ai appris pendant cette année que notre pays n'est pas nécessairement celui où nous sommes nés, mais le pays dans lequel nous sommes heureux. C'est pour cela que je suis revenu et que j'ai enterré mon fils ici. »

Sara Fazal, soeur de Sabrina, décédée dans l'attentat de Maelbeek, a, elle, repris des mots de sa soeur, postés dans un statut Facebook, quelques jours avant le drame.

Les hymnes belge et européen ont résonné

Une couronne de fleurs arborant l'inscription « Hommage de la Nation » a été déposée devant le monument par le roi Philippe, avant qu'une minute de silence soit observée.

Les hymnes européen et belge ont ensuite retenti et marqué la fin de cette cérémonie. Le couple royal et le Premier ministre ont quitté les lieux pour se rendre à un endroit où ils échangeront, à l'abri des caméras, avec des victimes et leurs familles.

²²https://www.rtbf.be/info/belgique/detail_commemorations-du-22-mars-nous-devons-essayer-de-cohabiter-en-paix?id=9561007

Les thèmes du spectacle : l'engagement

I. S'engager

En philosophie, l'engagement peut désigner le fait pour un individu d'accomplir un acte qui défend des valeurs qu'il choisit. Grâce à cet acte, il donne un sens à son existence. Plus largement, s'engager c'est faire une promesse qui nous « lie » à un acte que nous mettrons un point d'honneur à exécuter ou s'impliquer par une convention qui nous met dans l'obligation d'accomplir une tâche.

Il existe des engagements dans la vie quotidienne comme le mariage, mais on peut également être « engagé » dans une structure pour un travail. Dans les deux cas, la « promesse » faite par les deux « parties » engagées est souvent matérialisée par un contrat. Dans la société belge, d'autres engagements faisaient partie de l'existence jusqu'à très récemment, comme l'obligation pour les jeunes hommes d'effectuer un service militaire qui les engageait militairement.

Mais en dehors des engagements contractuels ou officiels, il existe des engagements tout à fait personnels. L'engagement politique par exemple, peut se réaliser à plusieurs niveaux et ne nécessite pas forcément de contrat, il en va de même pour un engagement de l'ordre de la croyance. Ces engagements « intimes » peuvent faire l'objet de revendications, par exemple certains artistes se revendiquent comme étant engagés pour l'une ou l'autre cause, car ils se sentent proches des valeurs et des problèmes qui traversent les projets ou les structures qu'ils soutiennent. Aussi, le fait de participer à la vie d'un organisme, défendant une myriade de valeurs auxquelles on accorderait une grande importance, serait une façon de s'engager socialement et aux yeux de tous pour ces valeurs, bien que la démarche initiale soit totalement personnelle.

II. Texte

II.1. EXTRAIT

L'AUTEUR : *S'il vous plaît, allumez la salle. Bonsoir. J'interromps le spectacle un court moment, ce sera bref, je vous le promets. Je suis l'auteur du texte que vous entendez. En 2007, j'avais imaginé qu'une bombe éclate dans une station de métro de Bruxelles. C'était pure fiction bien sûr. Je voulais m'intéresser à l'onde de choc qu'un tel événement provoquerait chez ceux qui l'auraient ressentie de près ou de loin. Le 22 mars 2016, la fiction s'est faite réalité, le virtuel s'est cruellement actualisé. Il y avait de la vraie mort, de vraies blessures. Le mouvement du monde avait transformé un hier hypothétique en un aujourd'hui irrécusable. Les mots que j'avais écrits gardaient leur sens, mais ils résonnaient tout à coup autrement et appelaient des mots supplémentaires. Je vis à Bruxelles. Il m'arrive de prendre l'avion à Zaventem, de monter ou de descendre à la station de métro Maelbeek, où des nostalgiques de la mort ont fait sauter leurs bombes. Ainsi j'aurais pu être ce fil de vie que les Parques coupent si inconsidérément. J'aurais pu être cet écrivain qui un matin, à ses dépens, voit le théâtre de la réalité prendre le pas sur le théâtre de l'imagination. Le 22 mars, des actes intolérables m'ont heurté dans ma chair et dans mon être. Je n'étais plus seulement l'auteur d'une fiction, j'en devenais un personnage possible, je pouvais me*

présenter en protagoniste d'une séquence qui s'inscrirait dans le récit. La main du réel est puissante, elle vous prend par la peau du cou et sans vous demander votre avis, vous impose une place nouvelle. C'est pourquoi j'ai tenu à être avec vous à l'instant où la scène redonne à la réalité un visage d'invention pour que nous puissions voir autrement ce que nous avons vu. Bien sûr, je suis venu sous les traits d'un acteur qui joue mon rôle, comme il se doit au théâtre. Maintenant, continuons.

III. L'engagement des uns et des autres

III.1. Questions/débats proposés...

1° Lorsqu'un personnage public s'engage publiquement et politiquement pour une cause qui lui tient à cœur, cela influe-t-il sur la perception que tu peux avoir de son travail ?

Inversement, le fait qu'un artiste ou un personnage public que tu apprécies s'engage publiquement pour défendre certaines valeurs, te sensibilise-t-il à ses valeurs ?

2° Pourrais-tu t'engager pour une cause qui répond à tes idéaux ? De quelle manière ?

Inversement, même si une structure ou un projet répond à des valeurs auxquelles tu adhères, qu'est-ce qui pourrait te rendre réticent à t'engager ?

III.2. Les artistes engagés

III.2.1. ARTICLE 1²³

Artiste engagé : Banksy, l'agitateur social est un artiste très engagé.

Banksy, agitateur social ou « art terroriste », est un artiste très engagé. La majorité de ses oeuvres sont frappantes et humoristiques à la fois. Il est pour la liberté, pour la justice, contre la guerre, la famine et tous les fléaux causés par l'homme. Anticapitaliste et pro liberté, il accompagne souvent ses oeuvres de slogans percutants, qui font réfléchir et qui décoiffent.

Il adore faire l'utilisation du rat et du singe, qui semblent souvent fortement emprunter des traits humains lorsqu'il les illustre. Ses rats sont, par exemple, souvent représentés avec des slogans évocateurs, dans des lieux significatifs. Parmi ses autres sujets, on retrouve fréquemment des policiers, des militaires, des personnes âgées et des enfants. Ces derniers sont par contre régulièrement associés à des objets qui ne cadrent pas, qui sont parfois même absurdes, selon le contexte.

Banksy aime détonner et pousser la réflexion et il le représente de façon très pertinente dans ses oeuvres. Parmi ses grands coups, il s'est rendu à la frontière Israélo-palestinienne (West Bank) en 2005, afin de peindre sur le mur de Gaza, séparant Israéliens et Palestiniens. Il réalisa neuf peintures, pour la plupart très incisives. Enfants qui font des châteaux de sable, paysages fantastiques, petite fille qui se laisse porter par des ballons. À sa façon, il crie à l'injustice et fait réfléchir. Son oeuvre devint alors mondialement reconnue comme étant une voix dénonçant l'iniquité et l'inégalité, criant haut et fort ce que des millions de personnes pensent.

²³ <http://www.banksy-art.com/artiste-engage.html>

Un an auparavant, soit en 2004, il réalise une quantité importante de faux billets de 10 pounds. Cependant, il y remplace la reine d'Angleterre par Lady Diana et y change le « Bank of England » habituel par un « Banksy of England » significatif et lourd de sens. Il laisse ainsi circuler ces billets dans le cadre du carnaval de Notting Hill. Il dénonce avec cet acte les nébuleuses causes de l'accident de la princesse et laisse planer le doute dans l'imaginaire des gens.

Bien que la plupart de ses oeuvres soient revendicatrices, certaines d'entre elles comportent des messages d'espoir, teintés d'humour ou de dérision. De ce fait, il illustre des policiers enlacés passionnément, des enfants qui jouent et s'amuse dans divers contextes ou des images poétiques telles que fleurs et situations loufoques. Banksy aime aussi peindre au sujet de ses points de vue politiques, de ce qui le marque, de ce qui le blesse.

Sa petite vietnamienne intoxiquée et brûlée au napalm, accompagnée de deux personnages farfelus en est un excellent exemple. Il y estompe aussi toute la gravité de la photo originale en y mettant une touche un peu plus gaie, malgré le fait que son désir premier était visiblement de faire réfléchir aux atrocités résultant des guerres. Ses rats s'avèrent eux aussi un bon exemple. Ces derniers scandent pour la plupart des messages significatifs et démontrent une vivacité d'esprit sans équivoque. L'artiste laisse planer un doute quant à sa perception des rats, menant encore une fois vers la réflexion et le questionnement. Banksy s'affirme et touche un large public.

Il refuse d'être lié aux grandes entreprises de ce monde, par simple souci de ses pairs, et son rapport avec l'argent ou les profits semble être la dernière de ses préoccupations. Qu'on l'aime ou pas ne semble pas changer sa vie et c'est ce qui fait de lui le grand artiste qu'il est.

III.2.2.ARTICLE II²⁴

Artiste engagé, le dessinateur Joann Sfar tirailé entre imaginaire et actualité dans son nouveau livre

L'auteur du *Chat du Rabbin* illustre un conte pour adultes et adolescents de la romancière Véronique Ovaldé, *A cause de la vie*, qui raconte l'amitié de deux enfants solitaires dans un immeuble parisien.

Joann Sfar a sorti un nouveau livre. Encore. Oui, sauf que celui-ci a une particularité : il s'agit d'un conte de la romancière Véronique Ovaldé illustré par le prolifique auteur du *Chat du Rabbin*. Intitulée *A cause de la vie*, cette histoire est sfarienne jusqu'au bout des ongles : dans un immeuble du XVIII^e arrondissement de Paris, deux enfants, Nathalie et Eugène, trompent l'ennui en jouant au prince et à la princesse et en se lançant des défis improbables. On y retrouve la poésie et la mélancolie du dessinateur, mais aussi son goût pour les patronymes étranges : Nathalie a ainsi comme surnom Sucre de Pastèque. L'ombre de Sempé et de ses histoires illustrées, que Sfar adore, plane aussi sur *A cause de la vie*. On y retrouve la légèreté du trait de Sfar et des grandes illustrations, mises en couleur par sa coloriste Brigitte Findakly.

Si *A cause de la vie* se déroule en 1984 (l'année de *Time After Time* de Cindy Lauper), Sfar ne bascule pas dans la reconstitution historique. Le Paris qu'il dessine évoque celui de 2017. Comme souvent chez lui, l'histoire oscille entre les mondes imaginaires que les individus inventent pour tromper la solitude, et la réalité, toujours difficile, voire impossible, à affronter. Un trait commun à toutes les histoires récentes de Sfar, à commencer par le sixième tome du *Chat*

²⁴<http://www.bfmtv.com/culture/artiste-engage-le-dessinateur-joann-sfar-tiraille-entre-imaginaire-et-actualite-dans-son-nouveau-livre-1116956.html>

du *Rabbin, Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi* (2015), où le chat quitte sa maîtresse Zlabya lorsqu'il découvre que celle-ci est enceinte et qu'elle risque de ne plus s'occuper de lui. Dans *A cause de la vie*, le trait de Sfar, aussi fébrile que précis, symbolise cette hésitation entre réalisme et imaginaire.

Raconter des histoires coûte que coûte

Depuis l'attentat contre *Charlie Hebdo*, Joann Sfar est habité plus que jamais par cette interrogation. Il a enchaîné les projets, alternant entre BD, carnets intimes, peintures, film, expositions et romans pour trouver comment concilier son désir de raconter des histoires de vampires survolant Paris la nuit avec celui de commenter sans cesse l'actualité brûlante. A travers ses livres, comme *A Cause de la vie*, il cherche l'apaisement. "Il faut parler à chacun et raconter des histoires qui donnent envie du monde", écrit-il dans son carnet *Si Dieu existe*, sorti peu après l'attentat du 7 Janvier. Joann Sfar tente d'appliquer ce conseil dans ses livres. Mais l'actualité le rattrape toujours. Dans *Fin de la parenthèse*, parue chez Rue de Sèvres en septembre dernier, un peintre s'enferme dans une maison avec quatre modèles pour convoquer l'esprit de Dali. Coupés du monde, ils ignorent qu'au même moment a lieu dans les rues d'une ville que l'on devine être Paris un attentat.

Un incendie ravage la Torch Tower à Dubaï, l'un des plus hauts gratte

Si Sfar a décidé de ne pas choisir entre la réalité et l'imaginaire, il a adopté dans les médias comme sur les réseaux sociaux (Facebook, Instagram et Twitter) une position nouvelle pour lui, celle d'un intellectuel, d'un artiste engagé. Sans cesse sollicité par les médias, Joann Sfar est paradoxalement de moins en moins interrogé sur ses livres et de plus en plus sur l'actualité. Invité à donner son avis, il martèle l'importance qu'il faut accorder à la culture, seule à même de nous aider à traverser cette période obscure.

Dans son carnet *Je t'aime ma chatte* (2015) il écrit ainsi : "Il faut demander au livre de nous aider à voir qu'une période de la vie à un sens." Ce que fait *A Cause de la vie*.